

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES
DE LITERATURE
CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

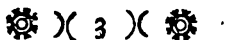
DEDIÉ AU ROI;
JUILLET 1755.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

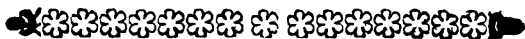
MDCCLV.





JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1755.



S U I T E

De l'Essai de Pacification entre la Théologie & la Philosophie.

LA Doctrine de la Satisfaction de Jésus-Christ est, dit on, outre celles qui ont été touchées dans le précédent Journal, une de celles qui aliènent aussi le plus les Déistes de la Révélation, voyant le nombre de Passages de l'Écriture dont les Théologiens appuient cette Doctrine, & qui semblent en effet l'enseigner assez clairement. Ils ne peuvent comprendre comment Dieu, si grand, si suffisant à soi même, d'un Bonheur si infiniment au dessus de toute l'obéissance ou la rébellion des Hommes, & de ce qui les porte à demander des Satisfactions quand on les a offensés; de plus, si souverainement bon & sage, la plénitude & la source de toute Sagesse & de

toute Bonté; ils ne peuvent, dis je, comprendre, comment Dieu auroit pû ne vouloir pardonner aux Hommes, que préalablement pleine Satisfaction n'eût été donnée à sa Justice. Et par qui? Par les Coupables, ou du moins quelques uns d'entr'eux? Non; par un Inocent; par son propre Fils; par une Victime dont l'excellence & le prix contrebalançat tout ce qu'avoit mérité le nombre immense des Coupables; une Victime sur qui il fit tomber tout le poids de sa colère, & toutes les peines de l'Enfer & des Damnés; expressions qui à la vérité ne se lisent pas dans les Ecrits sacrés, mais dont retentissent tant de Livres de Théologie, de Sermons, de Catéchismes &c. & que l'on prétend découler de celles de l'Ecriture même naturellement & très légitimement. Tout cela, disent-ils, leur paroît de formelles implications avec ce que les Notions communes & une saine Philosophie nous enseignent de la Grandeur de Dieu, de sa Sagesse, & de sa Bonté infinies: Que dis-je? Avec ce qu'elles nous enseignent d'une simple Generosité, Sagesse & Bonté dans l'Homme même, dans tout Père de famille, Prince, Magistrat, &c. Car dans ceux-ci toute Justice punitive qui auroit proprement pour but de venger son Autorité & l'outrage de l'offense, & qui ne se proposeroit pas uniquement la correction & l'amendement du

Puni, ou le bien des Spectateurs à qui il serviroit d'exemple, ne seroit-elle pas généralement blâmée & regardée avec indignation, & si même alors on ne pardonnoit aux Coupables, qu'en substituant à leur place des Innocens, ne seroit-ce pas encore un surcroit d'indignation & de scandale ?

Je n'ai absolument rien à opposer à ce Raisonnement ; Je l'admets à plein, & il me paroît sans réplique. Mais ici je prie Mrs. les Déistes de se rappeler l'avis que j'ai pris la liberté de leur donner, de distinguer entre la Théologie des Théologiens, & celle des Ecrits Sacrés ; & par rapport aux Ecrits Sacrés mêmes, de faire usage de ce Principe, que, ne pouvant y avoir de contradiction entre la vraie Théologie & la Philosophie, dès que quelque expression de l'Écriture présente un sens contradictoire aux Notions communes, ce sens doit aussitôt être rejeté, & qu'il faut y en chercher un qui soit raisonnable *. Laisant donc là tout ce que la Théologie a ajouté aux expressions mêmes de l'Écriture Ste. voyons si ces expressions ne seront point susceptibles d'un sens raisonnable, & que dès là nous puissions adopter sans répugnance. Ces expressions sont si diverses qu'il seroit trop long & même fort inutile de les examiner toutes dans le

détail. Tenons nous en a celles de *Victime*, de *Victime propitiatoire*, come étant celles qui paroissent presenter le plus formellement l'idée que nous croions devoir absolument écarter.

Pour bien juger de la Mort du Seigneur, come *Victime expiatoire*, il faut se rapeller les Sacrifices de l'ancienne Oeconomie, & meme ceux qui les ont précédés ; car nous voions que les Sacrifices ont été en usage dès le tems de *Cain & Abel* ; Usage qu'on ne peut regarder que come d'institution divine, & même come l'origine des Sacrifices qui ont eu lieu dans la suite chez toutes les Nations idolatres, bien qu'il s'y foit abatardi, de même que l'idée d'un Dieu, & y ait dégénéré en d'afreuses Superstitions. Car on ne comprend pas que, sans institution divine, les Homes s'en fussent jamais avisés d'eux mêmes, ni qu'ils eussent pu s'imaginer, que le Souverain Créateur & Maître de toutes choses prit plaisir à voir ainsi égorger sous ses yeux & pour lui même des Animaux, & surtout des Animaux pacifiques & bienfaisans, pour en faire fumer la graisse vers le Ciel, come s'il eut *mange la chair des Taureaux & bu le sang des Boucs*.

Come donc l'Ecriture nous fait toûjours envisager les anciens Sacrifices, come des Types & des Figures du grand Sacrifice du
Mef-

Messie qui devoit les terminer tous, il doit nécessairement y avoir du rapport dans le but de la Figure & du Figuré, ou plutôt l'un & l'autre ne doivent avoir que le même but & la même signification. Quel peut donc avoir été le but de Dieu dans l'institution des Sacrifices? Seroit-ce de se faire doner une Satisfaction proprement dite des péchés comis, & de les faire regarder come expiés par-là? Mais quel rapport, je vous prie, entre l'Offense, & une telle Satisfaction? Quelle idée cela n'auroit-il pas doné de Dieu; & sur tout quel puissant encouragement au Crime n'auroit ce pas été pour les Homes? Qui regretteroit un Agneau ou un Chevreau, pour pouvoir impunément satisfaire la moindre Passion; &, pour telle Passion y auroit-il, qui regretteroit même des Hécatombes? Non, les Sacrifices doivent nécessairement avoir eu un autre but. Et quel étoit-il donc? J'y en trouve deux, & qui tous deux se rapportent au bien de l'Home uniquement, & ne présentent aucune idée de Satisfaction à la Justice divine; ce qui, come nous l'avons dit, seroit évidemment absurde & injurieux à sa Grandeur & à ses adorables Perfections.

1°. C'étoit de peindre vivement aux yeux du Pécheur son état & la turpitude de ses fautes;

afin de l'humilier, de l'amener à les confesser sincèrement; de lui en inspirer une salutaire horreur, qui l'empêchat d'y retomber de nouveau gaiement & fans retenue, & le préservat d'abuser du suport & de la clémence de son Créateur. *Voilà ce que tu mériterois*, lui disoit donc tacitement, mais bien énergiquement la Victime immolée. *Voilà ce que je mériterois*, étoit-il censé dire lui même à Dieu, à la face du Soleil, en lui mettant les mains sur la tête, en l'immolant & en la présentant: *Oui, voilà ce que je mériterois moi même, si tu voulois user de ton droit, & agir à rigueur avec moi.*

2°. C'étoit de rassurer pleinement le Pécheur humilié & sincèrement pénitent, & de lui être un Gage sensible de son Pardon, qui l'encourageat à mieux faire à l'avenir, A défaut d'une telle assurance, qu'auroit fait le Pécheur à chaque rechute? Ce que font ceux qui par mauvaise conduite ont dérangé leurs affaires au point de desespérer de pouvoir se raccrocher, come on parle. Pour s'étourdir sur un malheur qu'ils regardent come sans remède, ils perdent de vue tout travail, courent de taverne en taverne, se livrent au jeu & à la débauche, ce qui les écrase de plus en plus. L'aplication de ceci se fait d'elle même.

Cherchons maintenant ces deux buts dans

de Sacrifice de la Mort de Nôtre Seigneur, figurée, come nous l'avons dit, par les anciens Sacrifices, & qui devoit en tenir la place pour toujours.

1°. JESUS-CHRIST élevé de la Terre sur la Croix est proposé en spectacle à tous les Homes de toutes les Nations & de tous les Siècles, come une Victime perpétuelle qui leur peint vivement leur état sous le Péché; une Victime qui tend à les amener à une humble & sincère confession de leurs transgressions, à leur en inspirer une sainte horreur, qui les retienne quand ils seroient tentés d'y retomber, & les préserve d'abuser de l'Alliance de grace, de l'amnistie & de la réconciliation qu'il est venu leur offrir de la part de Dieu. *Voilà, chère Ame, nous dit de même à chacun de nous tacitement ce tendre Agneau de Dieu de dessus sa Croix, mais avec une toute autre énergie que ne le faisoient les Victimes immolées; voilà ce que tu mériterois, si Dieu voulait user envers toi de son droit. Oui, oui, voilà ce que je mériterois, se dit pareillement à son tour l'Ame qui contemple & embrasse par la Foi Jésus son adorable Victime. Quel attrait le Péché pourroit-il donc encore avoir pour moi. Serroit-il possible que je fusse capable d'entretenir encore avec ce cruel Ennemi quelque*
intelli-

intelligence secrète, & de fouler ainsi à mes pieds le Fils de Dieu, & le précieux Sang de l'Alliance, versé pour me sanctifier ?

2°. Cette contemplation de Jésus en croix est aussi pour le Pécheur humilié & sincèrement pénitent le Gage le plus sensible le plus précieux, & le plus assuré de son Pardon ; un Gage qui dans ses chutes & même dans ses rechutes calme ses alarmes ; prévient un desespoir qui pour s'étourdir le feroit se précipiter d'abime en abime ; le relève, ranime son courage dans le combat contre le Péché, & fortifie l'espérance de s'en voir enfin vainqueur. Ce Sang que tu vois ainsi couler de mes Plaies, lui dit encore ici le tendre Agneau Jésus, est le Sang de la nouvelle Alliance, répandu pour te certifier pleinement la Rémission de tes Péchés. Il est donc bien vrai, se dit aussi-tôt à son tour, avec consolation & ravissement, le Pécheur éperdu, il est donc vrai qu'un libre accès m'est ouvert à un Trône de grace ; que je puis y aller en toute assurance, pour y obtenir miséricorde & être secouru dans le besoin. Si Dieu n'a point épargné son propre Fils, & l'a ainsi livré pour nous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ? Qui m'acuseroit ? Qui me condamneroit ? C'est Dieu qui justifie : Il m'en donne pour gage son propre Fils. Puis donc qu'il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont

en Jésus-Christ, je m'atacherai à lui, & la Loi de son Esprit de vie m'affranchira enfin pour jamais de la Loi du Péché & de la Mort.

Voilà, je pense, le précis, & tout le précis, foiblement énoncé, j'en conviens le premier, le précis, dis-je, de ce que nous présente la Mort de Nôtre Seigneur, entant que *Victime*. D'où il s'ensuit, 1°. que l'on devroit pour jamais bannir du langage Chrétien ces expressions de, *Satisfaction faite pour nous à la Justice Divine*, & autres pareilles, puis que dans cette Mort il n'y a rien absolument qui regarde Dieu, & que tout s'y rapporte au bien de l'Home uniquement; expressions étrangères à l'Écriture Ste. injurieuses à Dieu; injurieuses dès-là à l'Écriture elle même, & qui ne peuvent qu'endormir les Homes dans le Péché & les plonger dans la plus funeste Sécurité. C'est ce que sentent assez ceux-là mêmes qui sont les plus atachés à ces expressions; puis qu'après le pompeux débit qu'ils en font, on les voit, au moins de tems en tems, se travailler à prévenir l'abus qu'en pourroient faire les Pécheurs. Et n'est-ce donc pas là semer, dans le Champ du Seigneur, des Epines, des Chardons, de l'Yvroye & des Pavots mortels, pour avoir ensuite la peine de les en arracher? Et puis, comment y réussit-on? Come d'ordinaire à
l'égard

Régard de ces mauvaises plantes; on en coupe quelques tiges des plus grossières, mais la racine & la semence reste, en sorte qu'il est some impossible de les détruire entièrement.

2°. Et que quant aux expressions de l'Écriture même sur cette matière, on ne devoit jamais s'en servir qu'avec précaution & sobriété, & toujours avec quelque petit supplément qui leur tint lieu de comentaire & de paraphrase. Souvenons nous toujours du Stile des Orientaux qui n'est presque que figures. Le Lecteur & l'Auditeur y étoient faits, & n'y prenoient point le change; mais en est-il de même de nous & des Langues modernes? Que diroient de moi les zélés Partisans de tout le langage Theologique, si j'étois le prémier à dire, que ces paroles d'Esàie en parlant du Messie, *Il a pris sur lui nos infirmités & il s'est chargé de nos maladies*, ne marquoient autre chose, que la bonté avec laquelle il gueriroit par sa divine puissance tous les Malades qui lui seroient présentés. Mais heureusement que c'est *St. Mathieu* qui l'a dit *. Cette figure si étrange & si forcée devoit bien un peu servir de bouffole pour tant d'autres. Au lieu de tant se plaire à les faire retentir, sans savoir souvent ce que l'on veut dire, que ne s'enonce-t-on plutôt

* *Math. VIII. 17.*

plûtôt avec *St. Pierre* : *Vous avez été rachetés* dit-il : De quoi ? Des peines dûes au Pêché ? Du poids de la colère divine ? Non : *De la vaine manière de vivre que vous avez aprise de vos Pères* *. Et l'Ange qui marqua à Joseph le nom de *Jésus* qu'il devoit donner au petit Enfant qui naitroit, quelle raison en allegue-t-il ? Quelle signification donne-t il à ce mot ? Une signification qui renferme tout le but de sa venue & de son Ministère : *Il sauvera* , dit-il , *son Peuple de leurs Péchés* **. Oui , de leurs Péchés, de leurs Péchés. Voilà l'Enfer , le principal Enfer à craindre pour l'Homme , & celui dont Jésus est venu nous racheter. Au lieu de tant insister sur les mots de *Victime* & de *Propitiation* , termes d'un si dangereux abus , combien ne seroit-il pas plus utile de nous présenter un peu plus souvent & plus pressément, avec *St. Pierre* aussi, Jésus sur la croix come un *Exemple* qui nous est proposé ; Exemple d'un secours & d'une efficacité si merveilleuse , pour nous aider à rompre nos chaines , à nous faire entrer courageusement dans la voie du renoncement , & à nous porter avec joie à tout ce que nos Devoirs pourroient nous présenter de plus pénible & de plus difficile. *Christ a souffert pour nous*, dit cet Apôtre : Mais pourquoi ?

* *I. Pier. I. 19.*

** *Matth. I. 21.*

quoi ? Pour nous laisser un Exemple, & afin que nous suivions ses traces : Afin de nous faire mourir au Péché & vivre à la Justice : Afin qu'il nous amenat à Dieu †. Si nous voulons, dit aussi St. Paul, vivre avec Jésus Christ & régner avec lui, il faut que tout de bon nous souffrions & mourions avec lui ††. Et ici aussi je dirai, que bien m'en prend d'avoir de si bones Autorités; sans cela ceux qui trouvent les qualifications d'Hérétique plus aisées & plus comodes que des Raïsons, n'en trouveroient peut-être pas dans l'Histoire Eclésiastique d'assez odieuses pour m'en accabler.

Pour temperer un peu l'ardeur de tant de gens à employer à tout propos toutes les expressions figurées de l'Écriture sur cette matière, & à les prendre à la lettre, & sans explication ni correctif, il ne sera pas inutile de leur faire observer une chose à quoi ils n'ont peut-être jamais fait attention; c'est que d'ordinaire Nôtre Seigneur lui même, en parlant de ses Souffrances & de sa Mort, ne les présente point sur le pied d'un Sacrifice expiatoire *, mais tantôt sur le pied de

Mar-

† I. Pier. II. 21. 24. & III. 18.

†† II. Tim. II. 11.

* Voyez *Matb. XVI. 21. XVII. 23. XX. 18. 19. Marc VIII. 31. IX. 31. Luc. IX. 22. XVIII. 31. XXIV. 26. 27.*

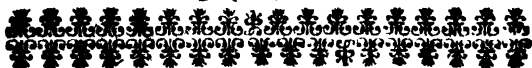
Martyre, c'est à dire, de ce qui met le dernier Sceau à tout témoignage rendu à la Vérité; Sort ordinaire des Prophètes. *Un Prophète*, dit-il, *ne doit point mourir hors de Jérusalem* *. De même dans la Parabole des Vignerons, il ne parle de sa Mort, que sur le pied de celle qu'avoient essuïée plusieurs Prophètes avant lui **. D'autres fois, come devant servir d'un puissant encouragement à ses Apôtres pour supporter aussi à leur tour les Morts violentes qui les atendoient. *S'ils m'ont persécuté*, dit-il, *ils vous persécuteront aussi; mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit, que le Serviteur n'est pas plus que son Maître* †. C'est dans le même but que paroît l'envifager aussi *St. Paul*, quand il dit: *Aiez les yeux sur Jésus, le Chef & le Consomateur de la Foi, qui à cause de la joie qui lui étoit oferte a souffert la Croix, méprisant l'ignominie, & s'est assis à la droite du Trône de Dieu, afin que vous ne vous découragez point, & que vous ne tombiez pas dans l'abatement* ††. C'est ainsi qu'il étoit convenable que le Prince du Salut fut consacré par

* *Luc XIII. 33.*** *Matb. XXI.*† *Jean XV. 20.*†† *Hebr. XII. 3.*

par les Souffrances *. Et l'on ne dira pas, j'espère, que si Nôtre Seigneur n'en parle pas sur le pied de *Sacrifice* & de *Victime expiatoire*, c'est parce que c'étoit là de ces choses qui étoient encore au dessus de la portée de ses Disciples ; puis que rien n'étoit plus familier aux Juifs que les *Victimes* & les *Sacrifices* : C'étoit en quelque sorte toute leur Religion.

NEUCHÂTEL.





DISCOURS

Sur la FLATERIE.

VOUS voulés ; MONSIEUR , que nôtre petit Commerce littéraire roule aujourd'hui sur la *Flaterie* , & vous me donés pour tâche de composer un petit Discours contre ce Vice. Je vous avouerai d'abord , que jè n'aurois pas choisi ce sujet moi même , & en voici la raison. Vous publiés quelquefois mes Lettres , & j'en ai trouvé plusieurs dans le *Journ. Helv.* Or celle-ci ne me paroît pas y convenir. Quant on veut traiter quelque Vertu ou quelque Vice dans cès Ouvrages périodiques , come a fait si heureusement le *Spectateur Anglois* , il faut , come lui , moraliser sur les Défauts de sa propre Nation , pour tâcher de l'en corriger , & l'on fait assez que la Flaterie n'est point un défaut de nôtre Pais. La *Franchise Helvétique* dont nous nous piquons , y est diamétralement oposée. Nous avons plus de penchant à doner dans l'autre extrémité , je veux dire dans une certaine rudesse , une espèce de grossièreté , fort contraire aux douceurs du comerce de la vie. C'est la nature de nôtre Gouvernement , qui nous rend de

ce caractère. Les Républicains sont rarement Flateurs: C'est dans les Monarchies que règne principalement ce défaut. On y attend des faveurs & des récompenses des Grands. Dans cette vûe, on leur fait la cour; c'est auprès d'eux que l'on met en œuvre toutes les souplesses, dirai-je, ou les bassesses de la Flaterie.

Cependant je ne recule point, & puis que vous le souhaitez, je vai faire quelques Réflexions sur ce Vice. Si nous n'en sommes pas entachés, par cela même nous serons mieux en main, pour en faire sentir la bassesse. Nous n'aurons aucun intérêt à flater ce Vice & à l'exténuer. D'ailleurs, on ne sauroit traiter cette Matière sans parler en même tems de la foiblesse qu'ont les Princes d'écouter les Flateurs avec trop de complaisance, & un de leurs Sujets n'auroit pas, come nous, toute la liberté nécessaire, pour bien qualifier cette foiblesse.

La Cour, come je l'ai déjà remarqué, est proprement le Centre de la Flaterie. Ne me trouvant pas à portée des Grands & de leurs Courtisans, pour voir par moi-même coment on les encense, vous comprenés bien, *Monsieur*, que je serai obligé d'avoir recours à quelque Traité de Morale où l'on attaque ce Vice: Je dois vous déclarer d'avance, que mes Portraits ne feront pas des Originaux

d'après Nature : Je ne puis vous donner que des Copies.

Il faut comencer par définir la Flaterie. C'est une séduction, ou une tromperie que l'on fait à quelqu'un, par de fausses louanges, dans le dessein de s'insinuer dans son esprit & de lui plaire, en le confirmant dans la bone opinion de son mérite, ou en lui faisant croire qu'il en a.

Il ne faut pas confondre la Flaterie avec de certaines qualités, qui peuvent lui ressembler par quelques côtés, mais qui en difèrent essentiellement. Quand on condane la Flaterie, on ne prétend pas blamer, par exemple, la Complaisance que nous avons pour les autres, ni une certaine condescendance pour leurs Défauts innocens. Ce n'est pas Flaterie non plus, que de louer le véritable mérite, & donner des éloges à des Actions véritablement louables. Les louanges que l'on donne dans ces occasions sont propres à affermir dans le bien ; ce sont des encouragemens efficaces. Elles sont nécessaires pour exciter à la vertu, mais elles doivent être discrètes & modérées, de peur d'inspirer de la vanité. Quand les Flateurs louent, c'est toujours sur un ton exagéré.

Un des plus mauvais côtés de la Flaterie, c'est qu'elle manque entièrement de sincérité.

Le Flateur ne se montre jamais dans son état naturel ; il se déguise continuellement. Il ne dit jamais ce qu'il pense. Tout est faux, tout est affecté chez lui. Les personnes de ce caractère loueront beaucoup ce qu'ils méprisent dans le fond du cœur : On les entendra applaudir des Actions , qu'ils condamnent dans leur intérieur. Les Flateurs épousent les sentimens de ceux à qui ils veulent plaire , quelques contraires qu'ils soient à la Probité & à la Vertu , & par-là ils les confirment dans leurs Vices.

Les Poètes Païens nous ont fort bien caractérisé les Flateurs. Ils nous les ont dépeints, come des Gens , qui approuvent indistinctement tout ce que l'on dit , & ce que l'on fait ; qui veulent plaire par-là , & qui sont dévoués à toute les volontés de ceux , dont ils veulent gagner la faveur. Le Flateur fait se plier de toutes les manières , pour arriver à ses fins. Il n'a point de goût , point d'opinion qui lui soit propre. Vos sentimens sont la règle des siens.

*Negat quis ; nego. Ait , aio , postremo
Imperavi egomet mihi omnia assentari.*

Cette citation du Poète Latin m'en rapelle une autre d'un Père de l'Eglise sur cette souplesse du Flateur. Je ne vous la done pas ,

Mon-

Monsieur come fort propre à éclaircir nôtre sujet, mais je croi devoir la placer ici, pour sa singularité. Il est bon de faire quelquefois attention à la manière de penser de ces anciens Docteurs.

„ *Grégoire de Nyffe* dit qu'au comencement du Monde, Dieu bénit toutes les
 „ Créatures qui venoient de sortir de ses
 „ mains, le Ciel, la Terre, l'Eau &c. Mais
 „ il n'est pas dit qu'il bénit l'Air. Pour-
 „ quoi ? Parce qu'il est l'emblème du Fla-
 „ teur. Il prend toutes sortes de figures. Il
 „ se colore avec le Soleil ; il se noircit avec
 „ les Nuées ; il se corrompt avec les Vapeurs ;
 „ enfin il n'a point de couleur ni de figure
 „ qui lui soit propre.

Il me semble, *Monsieur*, que je vous entens vous écrier, *Questo e buon per la Predica.* Mais permettés moi de n'être pas de vôtre avis. Le célèbre *Fléchier*, Evêque de *Nimes*, a employé la pensée subtile & raffinée de ce Père, dans un Sermon sur la Flaterie, où elle fait un très mauvais éfet. Bien loin de l'embélir elle lui fait beaucoup de tort. C'est marquer peu de goût que d'employer des pensées aussi alambiquées. Il a eu beau citer *Grégoire de Naziance* pour garant. Le nom ronflant de ce Père de l'Eglise ne fait que jeter de la poudre aux yeux, & ne sauroit servir

de bon Passeport à cette fausse pensée. Autrefois on se païoit de ces mauvaises subtilités dans la Chaire, mais aujourd'hui, elles sont entièrement décriées.

Arrêtons nous un moment, *Monsieur*, sur le raisonnement de ce Père de l'Eglise. *Moïse* rapportant les Oeuves de la Création, répète plusieurs fois que Dieu approuva son Ouvrage. Il est dit qu'au premier jour, il créa la Lumière, & l'Historien sacré ajoute que *Dieu vit que la Lumière étoit bonne* *; c'est à dire qu'elle répondoit à sa destination, qu'elle étoit propre aux usages qu'il en vouloit faire. C'est une façon de parler humaine, tirée d'un Ouvrier qui voit que son Ouvrage a réüssi, & qu'il répond à l'idée qu'il s'en étoit faite.

Quoi que *Moïse* n'ait pas répété cette Remarque sur les Ouvrages du second jour, peut-on douter qu'elle n'y convienne de même? Le Ciel & l'Air ne répondent-ils pas exactement aux vûes du Créateur? Il faut donc sous entendre ici cette aprobation de l'Ouvrage, quoi qu'elle ne soit pas exprimée. L'Air ne méritoit-il pas d'être béni aussi bien que la Lumière, puis qu'il est si utile aux Hommes. Il entretient nôtre vie par la respiration. Nôtre vie en dépend absolument.

Voilà

Voilà de quoi le regarder come une excellente production. Peut-on s'imaginer, que malgré la grande utilité de l'Air, Dieu lui ait refusé sa Bénédiction, parce que dans le Cerveau creux d'un subtil Père de l'Eglise, cet Élément est devenu le simbole de quelque chose de mauvais.

Rare & sublime éfort de l'Imaginative!

On lui passeroit cette mauvaise subtilité, s'il l'eut tournée un peu autrement. Nous aprouverions tous sa pensée, s'il eût dit, qu'écouter trop avidement de fausses loüanges, c'est respirer un air infecté & contagieux, c'est respirer un soufle empoisoné. L'air peut s'infecter quelquefois & devenir pestilentiel. Alors, j'en conviens, il peut être l'emblème du Flateur, qui cherche à nous gâter & à nous corrompre. Mais Dieu ayant créé l'Air dans toute sa pureté, cette altération accidentelle n'a pas dû lui faire refuser la bénédiction que le Créateur a donnée à tous ses autres Ouvrages *.

B 4

Si

* *Witbi*, Auteur Anglois, a donné un Recueil des fausses pensées des Pères sur l'Écriture Ste. Il l'a intitulé *Strictura Patrum*, c'est à dire, les Etincelles, les Bluettes des Pères. Je m'atendois d'y voir à la tête la pensée de *Grégoire de Naziance*, sur ce qu'il n'est pas dit dans la Genèse que Dieu ait béni l'Air come ses autres Ouvrages. Mais cette subtilité a échappé au Critique Anglois, & il ne l'a point fait entrer dans son Recueil.

Si vous trouvés, *Monsieur*, que je parle avec un peu trop de liberté d'un Ancien Docteur respectable, je vous prie de considérer qu'en écrivant contre la Flaterie, je ne dois point donner dans ce défaut. Vous pouvés me reprocher, avec plus de fondement, mes digressions qui m'écartent de mon sujet principal. Cependant je n'en suis pas aussi éloigné que vous pourriés le croire.

Je viens de remarquer que la Flaterie est un soufle empoisoné, qui infecte ceux qui le respirent; je rentre par-là dans ma Matière. Un Flateur renverse toutes les idées de la Morale. Il apelle le bien mal, & le mal bien. Il excuse, & aprouve même des Actions très blamables. Il travestit les Vices en Vertus, ou au moins en défauts très pardonables. On a dit du Flateur, qu'il fait employer jusqu'aux Ronces & aux Epines pour faire des Guirlandes & des Courones. Il done de beaux noms aux Défauts de ceux dont il veut se faire des Protecteurs. La Péculance, l'Etourderie n'est dans le langage du Flateur, qu'une Vivacité aimable; une Indiscretion devient un trait de Franchise; la Hauteur, les Manières dédaigneuses sont, dans le stile du Flateur, une simple attention d'une Personne de qualité à maintenir son Rang; L'Orgueil, c'est Noblesse d'Ame, Sentimens élevés; les Médifançes les plus

fortes, font des Railleries fines, d'heureuses Saillies d'Esprit. Il donera de beaux noms à l'Impiété même; il l'appellera force d'Esprit, afranchissement des Préjugés vulgaires.

Qu'un jeune Home, d'une Naissance distinguée, se soit abandonné à quelque excès criminel, à quelque débauche, il pourra en marquer quelque regret; mais il se trouvera aussi-tôt quelqu'un de ces Esprits pernicieux, qui saura ranger les Plaisirs criminels parmi les simples Délassemens: Avec les couleurs dont il fait peindre les choses, les Divertissemens les plus scandaleux deviendront honêtes & permis. Les Maximes les plus certaines, les Loix les plus sacrées, seront regardées come des Problèmes & des Opinions douteuses. Voilà coment ce Casuiste relaché essaiera par mille tours ingénieux, de calmer les remors qui s'élèvent quelquefois dans la Conscience d'un jeune Seigneur. Voilà coment il le rassurera sur la conduite la plus irrégulière.

La Flaterie autorise donc le mal; elle excite les timides à le comettre, elle étouffe leurs remors, & les berce de la pensée de l'impunité. Elle tranquillise un Débauché au milieu de ses Dérèglements.

Un Flateur habile essaiera quelquefois de se doner auprès de vous un caractère de sincérité. Il osera vous reprendre d'un léger

Défaut ; mais quelque tems après , il donnera à quelqu'un de vos Vices mêmes , le dangereux poison de la louange , que vous boirez d'autant plus aisément , qu'il a affecté de la sincérité quelques jours auparavant. Le Flateur est donc dans le fond , non seulement un Ennemi de la Vérité , mais encore de la Vertu. Il n'a aucun respect , ni pour l'une , ni pour l'autre.

On sent assez les mauvais effets que doit produire cette branche de la Flaterie. Un Homme qui seroit humble , s'il se connoissoit , ennivré de ce vain encens , se croit beaucoup de mérite , quoi qu'il n'en ait point. Il n'y a donc qu'à voir ce que peut produire dans une Ame , l'Esprit de Vanité , l'éloignement pour toutes les Vérités qui nous blessent & qui nous déplaisent , l'espérance de l'impunité ; ce sont là les suites naturelles de la Flaterie.

A cet égard , le Flateur est pire que le Médifant , pire que le plus cruel Ennemi. Si les Médifans tombent impitoyablement sur les défauts de celui qu'ils ataqnent , cela peut contribuer à l'en corriger. S'il a des Ennemis , qui cherchent à le perdre , leur animosité est une leçon pour lui de se tenir sur ses gardes. Mais le Flateur attire d'autant plus sûrement les gens dans le précipice , qu'ils ne songent pas même à s'en garantir.

Ici un Moraliste s'est fait cette difficulté. Mais voulés-vous, dira-t-on, qu'on avertisse crüement de ses défauts un Home qui a du crédit, & dont il nous importe de nous ménager la faveur ? Voici la Réponse ; si vous vous piqués d'être avec lui sur le pié d'Ami, c'est pour vous un devoir indispensable. Les véritables Amis, j'en conviens, ne doivent être ni brusques ni choquans. Ils doivent quelquefois louer & même mieux louer que les Flatéurs. Pour aquérir le droit de reprendre dans certaines occasions, il faut qu'ils louent leurs Amis en d'autres, quand ils en sont dignes. Après tout, la plus sincère marque d'amitié qu'on puisse leur donner, c'est de les avertir généreusement des fautes qu'ils ont faites, & qu'ils peuvent être prêts de faire.

Il est vrai, que s'il s'agit d'un Supérieur, il y a un milieu à garder, pour ne pas se commettre. Il ne faut, ni blamer, ni louer. Le meilleur parti à prendre c'est celui de se taire sur les Dérèglemens des Vicieux, lors qu'on n'a aucune autorité sur eux, ni ascendant sur leur Esprit. Alors c'est nôtre silence seul qui doit être la Censure de leurs désordres. Mais si vous avés auprès d'eux un accès qui vous autorise à les aider de vos Conseils, vôtre devoir est de condaner en eux ce qui vous paroît répréhensible. Auprès de quelque

personne que ce puisse être , jamais il ne vous est permis d'aprouver une Parole , une Action ou seulement un Projet , qui mérite des reproches.

Il est vrai que dans quelque occasion que ce soit , il faut une espèce de courage , pour donner des Avis & des Conseils , sur la conduite des autres , parce qu'on risque toujours quelque chose , en voulant être utile de ce côté-là. On ne doit donc rien attendre de semblable du Flateur , parce que la lâcheté est son caractère. Les Flateurs sont des espèces d'Esclaves , toujours rampans , toujours dans la dépendance d'autrui , & de qui il ne faut jamais rien espérer de noble ni d'élevé. Pour ne pas parler des Flateurs Parasites dont la bassesse des sentimens est palpable , tous les autres rampent à leur manière , & par là , ils se deshonnorent dans l'Esprit des honêtes gens. On les voit dans une servitude honteuse. En général les Flateurs sont des Ames basses , qui se dégradent dans l'Esprit du Public. On les voit quelquefois s'humilier avec excès devant des personnes qui sont peut-être moins qu'eux. A peine osent-ils ouvrir la bouche en leur présence , au moins ils n'ont jamais le courage de dire ouvertement ce qu'ils pensent. S'ils parlent de tems en tems , c'est pour donner des louan-

ges outrées. Et à qui ? A des gens qu'ils méprisent dans le fond de l'Amé.

Les Flateurs méprisent ceux qu'ils louent excessivement. C'est une Remarque de Mr. de Fontenelle, dans ses *Dialogues des Morts*, que je crois bien fondée. *Il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on fait des Satires*, dit-il, *Mais pour doner de certaines loüanges fades & outrées il faut en quelque sorte, mépriser ceux à qui on les doné.*

Mais ce qui fait bien sentir la lâcheté de la Flaterie, & qui doit nous rendre sur tout les Flateurs méprisables, c'est la conduite qu'ils tiennent dans un revers de fortune de leur Protecteur. Tant qu'il est en état de leur être utile, ils entourent sa Table, ils lui font assidument leur Cour, & ils lui jurent de tems à autre un éternel dévouement. Mais vient il à tomber ? Ils l'abandonnent come s'ils ne l'avoient jamais connu. Ils en avoient tiré à peu près ce qu'ils souhaitoient; dès là ils ne s'embarassent plus de sa chute. Ils ne prennent plus aucun intérêt à ce qui le regarde, & ils le livrent à son mauvais fort.

Si ce Protecteur se soutient pendant sa vie, ce sera au moins à sa mort que les Flateurs feront voir la bassesse de leurs sentimens. Bien loin de respecter sa mémoire, si l'on y prend garde, ils relèveront bientôt ses défauts. Ils ne tarderont pas à parler de lui sans

ménagement , voulant se redresser par là de la servitude volontaire dans laquelle ils avoient vécu auparavant.

Si l'on recherche les principes secrets de la conduite du Flateur , on y trouve encore de nouvelles raisons pour le mépriser. Quel est le motif qui le fait agir ? L'Intérêt. L'un veut s'enrichir, l'autre veut s'avancer. L'un ambitionne un Poste , qui puisse flater sa Vanité , l'autre a en vûe un Emploi lucratif. On flate un Home qui est en place , parce qu'il distribue les graces , & que l'on veut y avoir part. Au défaut du mérite & des services , l'Home intéressé a recours à la Flaterie , & par-là il emporte la faveur. S'il a un dévoûement aveugle pour cet Home puissant , c'est pour avoir part à ses bienfaits. Il n'est pas besoin d'aler dans une Cour , pour se convaincre que la Flaterie vient ordinairement d'un Esprit intéressé & mercénaire. Voies cet Home si assidu , si souple , si complaisant auprès de ce Vieillard infirme. Il ne le flate que parce qu'il en veut à sa succession. Les Flateurs sont donc les Esclaves de la Fortune. Ils ne s'attachent qu'à ceux qui sont riches ou puissans. La Vertu toute seule , destituée de crédit & des Biens temporels , est non seulement négligée , elle est même l'objet de leur mépris.

Il faut cependant convenir, que la Flaterie n'a pas toujours pour principe un intérêt si grossier. Souvent la raison pourquoy on flatte quelqu'un, c'est qu'on veut être flaté soi-même. Pour mettre à couvert ses propres défauts, on prend le parti de flater ceux des autres. En dissimulant les fautes du prochain, on veut se ménager de l'indulgence pour les siennes. Ainsi la Société devient un comerce de mensonges officieux & de fausses loüanges. On pallie les Vices d'autrui pour mettre les siens à couvert; l'on se fait une politesse de tromper, & un plaisir d'être trompé.

On peut remarquer plusieurs nuances dans la Flaterie, qui la rendent plus ou moins odieuse. Voici, à ce qu'il me semble, la plus excusable de toutes. On voit dans le Comerce du monde une espèce de gens qu'on peut appeller des Flateurs de tempérament. Ils n'ont point de dessein particulier. Ils veulent seulement tâcher de plaire généralement à toutes sortes de Persones. Leur caractère est une certaine complaisance fade, qui déplaît à tous ceux qui ont du goût. Ces gens-là ne sont pas méchans; mais ordinairement ils manquent de mérite, & ils veulent s'en faire un par leur complaisance. Ils sont de vôtre sentiment, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour soutenir le sentiment contraire. C'est ce qui les engage à

céder aux autres. Ces Complaisans de profession sont de bones gens, qui ne font ni bien ni mal. Ce n'est donc pas à cette espèce de Flateurs qu'il faut marquer de l'indignation.

Une Complaisance fade ou poussée trop loin, dégénère en basse Flaterie. Mais une Complaisance raisonnable, & un peu assaisonnée est une qualité très louable, & qu'on ne sauroit trop recomander. Il faut prendre garde qu'en voulant trop s'éloigner du Caractère de Flateur, on ne done dans la rudesse, & qu'on ne devienne presque brutal. La Complaisance fait le lien de la Société Civile. Sans elle les Homes auroient bien de la peine à vivre ensemble. Elle adoucit leurs manières, & par-là elle les unit. Pour éviter un excès, il ne faut pas tomber dans un autre. En voulant s'éloigner de la bassesse du Flateur, il ne faut pas doner dans l'humeur sévère & farouche du Misantrope. Il ne faut pas flater les Défauts du Prochain, mais il faut savoir approuver ce qu'il fait de louable, & lui marquer combien l'on en est content. Il faut, à l'ocasion de ses bones Actions lui témoigner de la satisfaction. On voit tous les jours des gens fort portés à censurer, mais qui ont beaucoup de peine à lotier. Ils voudroient attribuer cette réserve à un principe de délicatesse de Conscience, mais peut-être

être que c'est l'envie qui en est la véritable cause. Quoi qu'il en soit, les Gens de ce caractère, faute de douceur & de complaisance, & par trop de sévérité, ne sont propres qu'à répandre de l'amertume dans le comerce de la vie.

Après avoir condamné les Flateurs, on ne peut pas se dispenser de blâmer aussi ceux qui leur donent une audience favorable, & qui les écoutent avec trop de complaisance. Pour peu qu'on ait d'expérience de ce qui se passe dans le Monde, on a pû remarquer, que les Flateurs sont toujours bien reçus. Dites à cet Orateur, que tous ses Auditeurs ont été charmés de son Éloquence, vous verrés la joie peinte sur son visage, & il ne mettra point en doute la sincérité de vôtre Éloge.

D'où vient cette crédulité pour tout ce que nous disent les Flateurs ? La raison qu'on en peut doner, c'est que chacun de nous est son premier Flateur à soi même. La Flaterie entre aisément dans nôtre Cœur, parce qu'elle y a des intelligences secrettes. Nous nous flatons avant que qui que ce soit songe encore à le faire à nôtre égard. C'est ce qui en assure le succès. On se dit presque toujours intérieurement plus de bien de soi, que les autres n'en disent.

Nous présumons beaucoup de nos talens,

nous nous persuadons, que nous valons mieux que les autres. Qu'est-ce que la Flaterie fait de plus chez nous ? Un Flateur loue nos pensées, il applaudit à nos sentimens, il trouve beaucoup de sagesse dans nos démarches. Nous nous étions attribué toutes ces belles qualités avant lui. C'est donc proprement nôtre Vanité, qui tient toujours les portes ouvertes à la Flaterie.

Nous répétons au fond du Cœur ce que les autres nous ont dit, quoi que peut être seulement du bout des lèvres. Nous mettons dans leurs paroles la sincérité qui y manquoit. Tout ce qui nous flatte nous paroît vrai, & sans autre examen, l'amour propre embrasse avidement ce qu'il y trouve d'agréable.

Pour faire sentir le ridicule qu'il y a à se repaître de cette fumée, il ne faut que cette Réflexion. Quand nous flatons les autres, nous ne sommes rien moins que persuadés de ce que nous leur disons d'obligeant. Nous sentons qu'il y a beaucoup à rabatre. Il n'y a qu'à juger de même de ce qu'ils nous disent à leur tour, pour flater nôtre Amour propre. Mais voici encore qui peut nous faire comprendre que nôtre crédulité à cet égard est excessive ; c'est qu'on nous donne quelquefois des Eloges, qui pourroient être pris, par un tiers, pour une contrevérité & pour une vive ironie ; mais grâce à nôtre vanité, nous

ne laissons pas de nous en paier. Il est doux d'être loué & caressé, j'en conviens; mais pouvons nous favoriser des caresses & des louanges, telles que celles dont on amuseroit des Enfans, & telles quelquefois que le Railleur le plus impitoiable, les emploieroit pour se joüer de nôtre simplicité?

On peut voir dans les *Essais de Morale de Nicole*, cette espèce de Fourbes fort bien démasqués, afin de nous précautionner contre leurs dangereux traits.

Les Flateurs, dit cet habile Moraliste, lors qu'ils donent des loüanges, croient tout le contraire de ce qu'ils disent, & méprisent autant, dans leur cœur, ceux à qui ils les donent, qu'ils témoignent au dehors d'estime pour eux.

Nonseulement le Flateur ne croit pas ce qu'il dit, mais il suppose de plus, que celui qu'il flate est assez dupe pour se laisser tromper par ses flateries, & pour les prendre pour des loüanges sincères. Enfin come c'est par intérêt, & non par inclination que l'on se porte à la Flaterie, & que l'on s'en sert seulement come d'un moien d'obtenir de ceux qui sont en place ce qu'on prétend d'eux, il faut que les Flateurs jugent encore, que ceux à qui ils donent ces fausses loüanges, sont assez amoureux d'eux mêmes,

pour se laisser gagner par cette tromperie grossière. De sorte que si tout ce qui est dans l'Esprit d'un Flateur étoit développé & exprimé, on pourroit le réduire à cet étrange Compliment.

» Ne vous imaginés pas, *Monsieur*, que
 » je croie rien de ces louanges que je vous
 » done. J'ai pour vous tout le juste mépris
 » que vous mérités; mais come je sai que
 » vous êtes assez vain pour croire qu'on ait
 » dans le Cœur les sentimens d'estime que
 » je vous témoigne, & que l'amour exces-
 » sif que vous avés pour vous même, vous
 » pourra disposer par là à me faire la grace
 » que je souhaite, j'ai crû pour l'obtenir de-
 » voir emploier ce moïen, qui devoit pro-
 » duire un éfet tout contraire*.

Voilà une Analise exacte des sentimens du Flateur, très propre à nous préserver de la séduction, si nous ne nous laissions pas aveugler par nôtre amour propre. Mais nous aimons mieux n'être pas si pénétrants, & nous arrêter à l'écorce des paroles.

Je m'aperçois un peu tard d'une Omission qu'on pourroit me reprocher sur cette Matière,* c'est de n'avoir rien dit de la Flaterie des Amans. Si je n'y ai pas pensé plutôt, c'est que le sujet m'est tout à fait étranger.

Je

Je conois peu le langage que l'on tient auprès du Beau-Sexe. Il faut cependant en dire un mot, sauf à avoir encore recours aux Livres. Come j'ai déjà beaucoup emprunté, vous me permettrés bien, *Monsieur*, de continuer à me servir des lumières d'autrui. Il est vrai que la conoissance du Monde seroit une meilleure source, mais il faut suposer que ceux que je consulterai l'ont eüe pour moi.

Le célèbre Père *Bourdaloie*, dans ses Sermons, a fait envisager la Flaterie des Amans, come fort dangereuse. „ Une Femme mon-
 „ daine, *dit il*, est come l'Idole de je ne
 „ sai combien d'Hommes charnels, qui s'af-
 „ semblent autour d'elle, & qui par des ca-
 „ joleries profanes, & jusqu'à l'adoration,
 „ lui inspirent une idée d'elle même capable
 „ de la perdre. Il s'ensuit de là, qu'elle ne
 „ se conoit jamais, & qu'étant remplie de
 „ défauts, elle ne travaille à en corri-
 „ ger aucun. Toute évaporée, & toute
 „ imparfaite qu'elle est, elle se croit un su-
 „ jet acompli, parce que c'est le terme
 „ dont on use sans cesse, & qu'on emploie
 „ éternellement pour la séduire & pour la
 „ corrompre.

Melle. *de Scuderi* ne le prend pas sur un ton si sévère. Dans le Recueil de ses *Conversations*, il y en a une sur la Flaterie, & elle

y range les Amans parmi les Flateurs mitigés. Elle les met dans la Classe la plus excusable ; & voici la raison qu'elle en donne. *C'est que souvent les Amans Flateurs croient une partie des Flateries qu'ils disent ; au lieu que les Flateurs d'Intérêt , parlent toujours contre leur sentiment. Après tout , ajoute-t-elle , la Flaterie en Amour n'est pas si dangereuse. Car quand les Femmes ont de la raison , elles se défendent de tout ce que leurs Amans leur disent , & c'est le point le plus important de la Morale des Dames , que de douter de tout ce qu'on leur dit en galanterie*.*

Afin que vous ne m'acusiés pas , Monsieur , de copier servilement mes Auteurs , je vai essaier de faire quelques Remarques sur ce que dit cette spirituelle Dame. Pour l'ordinaire les Persones du Sexe sont plus crédules sur les douceurs qu'on leur débite , qu'elle ne nous les représente. Il est vrai qu'elle y met ce correctif, *si elles sont raisonnables.* Mais qui ne fait que la Raison n'est guère apelée dans les affaires du Cœur ? On la laisse à l'écart , & elle est rarement écoutée.

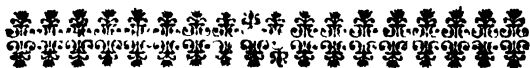
Je ne fai encore si Melle. de Scuderi est bien fondée à distinguer les *Amans Flateurs* d'avec les *Flateurs d'Intérêt*. L'expérience ne prouve que trop , que les jeunes Gens se cher-

* *Conversat. de Madlle de Scuderi, T. I. p. 189.*

cherchent toujours eux mêmes dans les douceurs qu'ils débitent à leurs Belles. Les Flateurs de presque tous les genres, ont quelque intérêt de passion qui les fait agir, & les Amans n'en sont pas exceptés. Si on donne à cette jeune Personne des noms de Divinité, si on donne à sa Beauté les louanges les plus outrées, c'est le plus souvent parce qu'en flatant sa Vanité, on espère triompher de sa Vertu.

Vous trouverez peut-être, *Monsieur*, que je devois consulter des Auteurs plus modernes, que ceux que je viens de citer. La Galanterie n'est plus sur le même pié qu'au siècle passé, & elle baisse tous les jours. Elle tient beaucoup moins de la Flaterie qu'autrefois. *Mad. des Houlières* s'en plaignoit déjà, avant le commencement de nôtre siècle. Je vous renvoie à son *Epître chagrine à Mello. de la Charge*. Mais vous connoissés assez le Monde pour voir ce qui en est ailleurs que dans les Livres.

Pour achever ma tâche, il auroit encore falu parler de la foiblesse de la plûpart des Princes sur le chapitre de la Flaterie. Mais il est tems de finir. Peut-être y reviendrai-je une autre fois. Je suis &c.



R E P O N S E

*A l'Auteur de la Lettre inserée dans le Journal
Helvétique de Juin 1755. pag. 651. à l'o-
casion des Lettres sur le Déluge universel.*

M O N S I E U R.

Plus une vérité est combatue vivement ,
dès longtems , & par des personnes de
marque ; plus aussi ceux qui l'aiment se font
également un plaisir & un devoir de cumuler
les preuves qui peuvent la mettre dans un
plein jour.

Elle vous a obligation, *Monsieur* , cette ai-
mable vérité, de ce que vous nous avés appris
(pag. 653.) de la Défense d'Eléphant, trouvée
dans le Village de *Magden*, Bailliage de
Rhinfelden.

Convenons, *Monsieur* , avec le célèbre
Auteur de la *Henriade* : Qu'il faudroit être
rebelle à l'evidence , pour rejeter ou contester
des preuves aussi démonstratives d'un *Dé-
luge Universel*.

J'ai présumé, *Monsieur* , ce que vous me
faites l'honneur de me marquer du caractère
de *Mr. de Voltaire* & de son merveilleux ta-
lent pour *éluder* , lorsqu'il se sent ferré de
près. Il va même plus loin.

J'ai été frappé de voir sa Lettre à Mr. *Martin Kable*, Professeur & Doien des Philosophes de *Goettingen*, qui lui avoit reproché d'avoir écrit sur des matières qui ne lui étoient pas familières, & de ne s'être pas entendu lui même. -

Cette Lettre de Mr. de *Voltaire* *, marque beaucoup de feu; un esprit fort émû; un cœur très aigri.

En la lisant, je me dis à moi-même: Malheur à quiconque osera entamer quelques unes des Idées Philosophiques de Mr. de *Voltaire*. On court risque d'en emporter quelques poignées de délagrémens.

Il dit à Mr. le Docteur *Kable*. (pag. 107.) *A propos de l'espace & de l'infini, vous cités des Vers J'ai à vous dire; Monsieur, que je sai bien autant de Vers que vous, que je les aime autant que vous, & que s'il s'agissoit de Vers, nous verrions beau jeu.*

Voilà sans doute *Argumentum ad hominem*. C'est-ce qu'on peut appeller, ferrer le bouton à son home.

Vous, *Monsieur*, & moi de même, aurions peine à décider, si de pareils Arguments rétorsifs, sont *in Barbara*, ou *in Baroco*.

A de pareils traits, reconoit-on le Grand de *Voltaire*?

II

* *Henriade* &c. Tom. 6. pag. 106. 107. 108.

Il ajoute p. 108. *Et pour citer des Vers,*

*Si Monsieur le Doïen peut jamais concevoir
Coment tout étant plein, tout a pû se mouvoir,*

Si vous découvriés aussi, coment tout étant nécessaire l'Home est libre, vous me ferés plaisir de m'en avertir. Quand vous aurés aussi démontré, en Vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgeant dans le meilleur des Mondes possibles, je vous serai très obligé.

Lorsque j'aurois traité quelque Question Métaphisique, & que vous me feriés, *Monsieur*, l'honneur de me refuter, en proposant vos doutes & vos difficultés, je vous atraperois bien, en suivant la méthode de *Mr. de Voltaire*.

Vous, *Monsieur*, qui me controlés, vous dirois-je, dites moi, s'il vous plait, Pourquoi les *Lièvres* ne sont pas *Ovipares* & les *Aigles vivipares*? Vous me ferés plaisir de m'en avertir. Come *Mr. de Voltaire*, je vous en ferai très obligé.

C'est à dire que si vous ne pouvés, ou ne daignéés répondre à ma Question de Naturaliste, vous aurés tort sur nôtre Question de Métaphisique.

La sage réflexion que vous avés faite, *Monsieur*, * que c'est l'ordinaire de *Mr. de Vol-*

* Journ. Helv. Juin 1755. p. 652.

Voltaire de tourner en ridicule les raisonnemens les plus solides, lorsqu'il ne peut y parer autrement, m'a rapellé les traits frapans de cette Lettre à Mr. le Doien Kable. Ils démontrent la vérité de vôtre assertion, & font le second Volume de vôtre Anecdote sur l'Antiquité de la Poésie.

Mr. de *Voltaire* finit sa Lettre à Mr. le Docteur *Kable*, aussi sagement qu'il l'avoit commencée. *Patens vos raisonnemens, dit-il, vos Vers, vos invectives, & je vous proteste du meilleur de mon cœur, que ni vous, ni moi, ne savons rien de cette Question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être &c.*

Un jeune Home du Collège n'auroit pas manqué d'ajouter ici : *Finis coronat opus.*

Que dans un moment de vivacité, on conçoive de pareilles idées. Nous sommes tous homes. On seroit un peu pardonnable.

On l'est déjà moins de les mettre par écrit.

Mais que Mr. de *Voltaire*, à tête reposée ; aiant eü le loisir de réfléchir ; fournisse lui-même une pareille Epitre à son Imprimeur ; n'est-ce pas en faire trophée ? N'est-ce pas dire hautement à tous les Lecteurs ? Ja n'avienne qu'aucun d'entre vous fut assés osé, assés téméraire, assés ennemi de son repos, pour s'émanciper de me controler en rien. Je lui taillerai de la besogne. D'abord je lui
done-

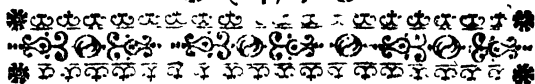
donerai de l'Encensoir au travers du visage. Ensuite, je lui proposerai des Questions Mais des Questions Celui qui s'en tirera, *Erit mihi magnus Apollo.*

Mr. de Voltaire aura occasion de reconoitre que les Suisses ne s'éfraient pas pour le bruit, puis que la Lettre à Mr. le Docteur Kable, ne m'engagera point à retiter une nouvelle Lettre que j'ai envoiee a Messieurs les Editeurs, sur l'origine & la progression des rayons de lumière. Elle n'a pas été inserée le Mois passé, à ce que je vois. J'espère qu'elle le sera dans celui ci, & que Mr. de Voltaire ne me traitera, ni en Docteur, ni en Professeur, n'ayant pas l'honneur de l'être.

Tout ce que vôte Lettre, Monsieur, contient de gracieux & d'instructif, me pénètre également de la vive gratitude, avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

Ce 22. Juillet 1755.

J. D. G. P.



S U I T E

De l'Examen des Idées philosophiques de Mr.
DE VOLTAIRE.

AUX EDITEURS.

EN vous marquant, MESSIEURS, ma surprise du silence de tant de Critiques de Mr. DE VOLTAIRE, qui n'ont relevé aucune de ses Idées philosophiques, j'ai presque contracté un engagement *. Il faut m'aquiter. Je vai le faire aussi succinctement qu'il me sera possible.

Je ne pense pas à doner ici un *Traité de Phisique*, mais simplement à relever celles des Idées de Mr. *de Voltaire* qui me paroissent le plus oposées à la saine Phisique. Pour cela, je le suivrai pas à pas.

Les circonstances dans lesquelles il se rencontroit, lui rendoient les répétitions presque inévitables. Je les épargnerai à mes Lecteurs, en variant, ou en coulant.

Mr. *de Voltaire* comence ses Observations phisiques par l'examen de la Lumière & de sa propagation *.

Avec

* Journ. Helv. Mars 1755. p 285.

** Henriade &c. Edit. de Lond. 1751. T. VI. p. 113.

Avec raison il improuve *Descartes*, en ce qu'il ne s'est pas contenté de contempler la Création, & de reconoitre, que l'Univers renferme des Corps de toute sorte de grofseurs & de figures. Ce Grand Restaurateur de la Philosophie a voulu expliquer la manière de la Création. Ses Cubes, ses Dez, mis en mouvement, tournans, voltigeans, brifans leurs angles, formans en même tems les trois Elémens; la Matière subtile; les Globules, qui, selon lui, servent à la Lumière, & les parties les plus grossières de ces Cubes, desquelles ont dû être composés les Corps palpables; c'est là pousser la curiosité au delà des bornes prescrites à l'Esprit humain. Il lui est donné de contempler les Oeuvres du Créateur, mais il est autant impossible à l'Homme de deviner la manière de la Création, qu'il l'est pour lui de créer.

Qu'il me soit permis de le dire, sans manquer à ce qui est dû à la mémoire de ce Grand Homme, c'étoit une fantaisie de *Descartes*.

On doit en passer à tous les Hommes, même aux plus sublimes Génies. Le SALOMON moderne l'a reconu.

Richelieu fit son Testament
Et Newton son Apocalipse.

Au Grand de *Voltaire* même, on a reproché un peu plus que des fantaisies.

Cependant, s'il faut opter, entre le sentiment de *Descartes*, sur la nature & la propagation de la Lumière, & le Système de *Newton*, qui est adopté par Mr. de *Voltaire*, ce dernier me paroît opposé à la Sageffe immense du Dieu Créateur.

La Sageffe consiste, à se proposer un but; à trouver les moyens assurés de parvenir à ce but, & à mettre en usage ces moyens.

Plus les moyens de parvenir au but sont composés, moins il y a de Sageffe. Plus ces moyens sont simples, abrégés & infaillibles, plus la Sageffe est parfaite.

Tous conviennent que la Sageffe du Dieu Créateur est immense. Il a donc choisi & préféré les moyens les plus simples, les plus sûrs, les plus aisés de parvenir au but.

Que tout Home, qui a le sens commun juge, quel est le moyen le plus naturel, le plus simple, le plus raisonnable d'operer la propagation de la Lumière.

Ou de supposer, avec *Descartes*, qu'il n'y a aucun Vuide; que la Matière subtile, & celle en particulier qui sert à exciter en nous la sensation de la lumière, est répandue par tout; que l'Air grossier en est farci; qu'ou l'Air grossier défaut, la il y a d'autant plus d'Air subtil; que le Globe immense & infiniment ardent du Soleil, met dans un mouvement extraordinaire toute la Matière

qui l'avoisine ; que tout étant plein , ce mouvement se comunique de brin de matière à brin de matière , come de main en main ; que chaque brin de matière qui est mû , met en mouvement ceux qui sont devant , dessus , dessous , à droite & à gauche , mais dans un degré différent ; que ceux qui les premiers ont été mûs , mettent en mouvement proportionnel ceux qui les avoisinent , & que cette progression & communication de mouvement s'étend ainsi au long & au large , haut & bas ; que tant que ce mouvement est conservé , il peut exciter la sensation de la Lumière , mais dès que ce mouvement cesse , cette Matière subtile n'est plus lumineuse.

Voilà un Système simple. *Le Plein* en est la base. Tout le reste est avoué par *Newton* & par *Mr. de Voltaire*. Ils conviennent de l'existence de la Matière subtile : Ils avouent que la Matière qui sert à la propagation de la Lumière est très déliée. Que ce soit des *Globules* , come *Descartes* l'a crû ; que ce soit des *Cônes* , des *Cilindres* , des *Triangles* , des *Trapezes* , des *Parallelogrames* ; peu m'importe de leur figure. De part & d'autre on convient , que le Globe du Soleil est d'une chaleur immense ; qu'il peut communiquer de son mouvement aux Corps qui l'avoisent , même

même jusques à une distance proportionnée à ce qu'il a d'ardent; que dans le plein, un Corps ne peut se mouvoir sans ébranler ses voisins, & toujours proportionnellement au mouvement qu'il a lui-même. Aucun de ces articles n'est contesté. On en convient de part & d'autre.

En supposant le plein de *Descartes*, toutes les inductions sont naturelles, raisonnables, simples; elles se soutiennent réciproquement, bien loin de s'énerver; nulle contradiction; tous les faits, toutes les expériences, bien faites & bien comprises, étaient le principe, & sont autant de démonstrations de sa solidité.

Voions si le *Système Newtonien*, adopté par *Mr. de Voltaire* est aussi simple, & sur tout, s'il n'est point détruit par des expériences journalières, & farci de contradictions palpables.

Newton fait partir du Soleil un Déluge de Raions de Lumière, qui émanent du Corps même du Soleil, & dont chaque Individu vient à nous, à toutes les Planètes, jusqu'aux Etoiles fixes.

Du Soleil à nous, il y a trente millions de lieues, & chaque Raion fait ce trajet dans sept minutes, & demi.

Du Soleil à *Saturne*, lors qu'il est dans

son moien éloignement, il y a deux cent quatre-vingt & six millions de lieües, & chaque Raion feroit affés de diligence pour parcourir cet espace immense en 71. minutes *.

Donc, chaque Individu de Raion de Lumière, partant du Soleil, s'en éloigne avec une rapidité si prodigieuse, qu'il parcourt quatre millions de lieües dans une minute.

Je fupofe que Mr. de *Voltaire*, étant Géomètre & François, parle de Lieües de *France*, de trois mille pas géométriques, & chaque pas de cinq pieds de *Paris*.

Dans une minute, un Raion feroit la diligence de douze miliards de pas géométriques. C'est deux cent millions de pas géométriques dans une feconde.

Voilà une Hypothèse, qui n'est pas fort simple. C'est un peu plus que Poste forcée. Elle ne peut tenir.

Dans l'étendue presqu'inconcevable qu'il y a autour de nôtre Soleil jusqu'aux Etoiles fixes; dans ce Globe, dans ce circuit immense il n'y a pas une ligne cube qui ne soit pénétrée d'un très grand nombre de Raions, puisqu'en fupofant un œil dans tel point imaginable, près, ou loin, il
verra

* Je ne crois pas qu'il faille autant de tems à la Lumière pour parvenir à *Saturne*. J'en détaillerai les raisons.

verra le Soleil , selon le système de *Descartes*.
Ce qui est géométriquement impossible par le
système de *Newton* come je vai le démontrer.

Si tous ces *Raions Newtoniens* sont des
portions du Soleil , qui s'éloignent conti-
nuellement de leur centre , sans jamais y
retourner ; quelle éfusion immense , soute-
nue à chaque instant , depuis près de six
mille ans !

Ces Raions sont des Corps. Le Néant n'a
ni propriété , ni force , ni vertu. Si ces Raions
étoient du néant , ils ne pourroient pénétrer
les humeurs de mes yeux ; ébranler les filets
des rétines ; ni exciter en moi la sensation de
la lumière.

Etant des Corps , que deviennent-ils au
bout de leur longue course ? Sont-ils anéan-
tis ? Sont-ils toujours poussés plus loin par
ceux qui leur succèdent à chaque instant , &
qui les suivent immédiatement ? Voilà bien
des embarras pour le système Voltérien.

Il y a plus. Ce système n'est-il point opo-
sé à l'expérience ?

Les Raions du Soleil ne viennent point à
nous d'une manière différente de la Lumière
du Feu , d'une Bougie , ou d'une Lampe.

En Physique , sans crainte de me tromper ,
je crois pouvoir juger de ce qui se passe à dix
ou cent lieues de moi , dans les Airs , ou

dans les entrailles de la Terre, par ce qui se fait sous mes yeux. Ce que font les Vents, la Rosée, la Pluie, la Neige, ou la Grêle à Constantinople, ils le font sûrement en Suisse.

Dans les Airs, je crois qu'un éclat de Tonnerre ne difère pas essentiellement d'un Baril de poudre auquel je mets le feu. Amas de matière combustible, qui s'enflame, qui se dilate avec violence, & très subitement; qui me fait voir de la flame, & qui me fait entendre un éclat frapant. Si ce ne sont pas les mêmes Matières combustibles, désignées par les mêmes noms, elles ont une grande affinité, puis qu'à mes yeux & à mes oreilles elles produisent des étets semblables.

Dans les entrailles de la Terre, je ne crois pas qu'il y ait du furnaturel pour échauffer des Sources d'eau. Je ne crois pas qu'il y ait des feux souterrains, avec un degré de chaleur toujours égal en Été & en Hiver, pour doner à ces Sources d'eau un degré de chaleur notable. Je juge de la cause par ce qui se fait sous mes yeux.

Je vois des Corps, qui quoique froids, fermentent, aquierent un degré de chaleur considérable, & le conservent tant que la fermentation a lieu. Il est trivial, que de l'Eau froide, jettée sur de la Chaux vive, fermente jusqu'à dissoudre les Os. Un peu de

Limure de laton , jettée dans une grande Bouteille , où il y a un peu d'Eau forte , fermente & échaufe notablement. L'Huile de vitriol , mêlée avec l'Huile de Tartre, bouillonnent & échaufent extrêmement &c.&c. &c.

Par ce qui est à ma portée , je juge de ce qui se passe dans les entrailles de la Terre.

Je crois , que deux filets d'eau peuvent passer dans deux Mines de différente nature. Chacun de ces filets d'eau enlève & entraîne des particules minérales ou métalliques. Ces deux filets se réunissent ; ou si l'on veut , une même Source d'eau peut couler dans deux Mines différentes & en enlever des particules de Fer , de Vitriol , de Soufre , de Nitre , ou semblables. Ces particules de Métaux & de Minéraux sont de nature à exciter une fermentation notable , dès que leur mélange a lieu. Leur fermentation donne à l'Eau une chaleur proportionnée à la quantité de particules minérales & métalliques dont elle est chargée , & au degré de fermentation. Ces Eaux sortent chaudes de la Terre. Dès que ces particules se sont évaporées , ou que leur fermentation est épuisée , la même Eau reprend son degré de froidure naturelle.

En suivant la même méthode, jugeons de la Lumière du Soleil, come nous jugeons des autres Corps enflamés qui sont à nôtre portée.

Je vois la flamme qui se soutient autour du lumignon de ma Lampe. Je me promène dans mon Cabinet. Je tourne le dos à ma Lampe. Je vois les rayons de lumière qui me sont réfléchis de toute part. Croirai-je donc que c'est de l'Huile enflammée, que ce sont des parcelles du feu même de ma Lampe qui entrent dans mes yeux, pour exciter la sensation de la Lumière ?

Que peut-on imaginer de plus simple, que de reconnoître, avec *Descartes* : Que le mouvement violent des parties de l'Huile enflammée, met en mouvement les Corps qui l'avoisinent, non seulement l'Air grossier, mais aussi, & plus aisément la Matière subtile ; que ce mouvement se comunique de parties en parties subtiles jusques à mes yeux, & que le mouvement de ces parties subtiles, ébranlant les filets des rétines, excite la sensation de la lumière.

Qui pourroit se persuader, que la flamme même de ma Lampe pénètre les Cornées, traverse les trois humeurs des yeux, sans être éteinte, ni dans l'humeur aqueuse, ni dans le cristallin, ni dans l'humeur vitrée.

Le Soleil est une Lampe considérable. Qu'il soit un vaste Océan d'huile enflammée, ou d'une matière aussi compacte que de l'Airain embrasé, n'importe.

Que je brûle dans mon Chauffe-panse du

Papier, de la Paille, du Bois de noier, ou du Bois de hêtre, lors qu'ils est alumé j'ai de la flamme & de la lumière, qui n'agit pas sur mes yeux, d'une manière différente du Soleil, ou de la flamme de la Lampe qui est sur mon Pulpitre. Proportions gardées, c'est le même mouvement; c'est la même propagation de lumière; ce sont les mêmes effets sur mes Nerfs optiques.

Les idées de Mr. de *Voltaire* sur la propagation de la lumière sont si frappantes, que je ne puis le reconnoître dans quatre *Objections* qu'il oppose au Système de *Descartes*, & qu'il propose avec une confiance qui m'étonne.

La manière en laquelle ce célèbre Poète s'exprime dans ce VI. Volume *, dont lieu de croire, que ses petits Traités de Physique sont le fruit de ses Conversations, peut-être avec Madame la Marquise du Chatelet, à qui ils sont dédiés. Cette Illustre Savante étoit *Newtonienne*. De là, sans doute, la grande confiance avec laquelle Mr. de *Voltaire* propose ses étranges Paradoxes. Voici ses propres expressions, sur le mouvement progressif de la Lumière**.

D 4

H

* Pag. 115. 128. 129. 134. 142. 143. 144. 145, 148 151. 152. 153. 154. 155. 157. 159. 160, Regardés. Considérés. Figurés-vous, . . .

** *Henriade*. Tom. 6. pag. 116.

Il dit , dans l'objet de détruire le système de *Descartes*.

» 1°. Si la Lumière étoit un fluide , toujours répandu dans l'Air , nous verrions clair la nuit , puisque le Soleil sous l'Hémisphère pousseroit toujours ce fluide de la Lumière en tout sens , & que l'impression en viendroit à nos yeux.

» 2°. La Lumière circuleroit come le son.

» 3°. Nous verrions un Objet au delà d'une Montagne.

» 4°. Enfin , nous n'aurions jamais un si beau jour , que dans une Eclipe centrale du Soleil ; car la Lune passant entre nous & cet Astre , presseroit (au moins selon *Descartes*) les Globules de la Lumière , & ne feroit qu'augmenter leur action.

Est-ce ici *Mr. de Voltaire* qui parle ? Ce Génie si distingué peut-il proposer de pareilles Objections ? A peine en croi-je à mes yeux.

Examinons d'abord la première Objection.

1°. Ce que *Mr. de Voltaire* regarde come ridicule , est de fait. Il n'y a ni Femme , ni Enfant qui ne sache & ne voie journellement , que quand même le Soleil a passé sous notre Horizon visuel , nous avons encore assez de lumière pour lire aisément & long-tems ; & qu'avant que le Soleil paroisse sur notre Horizon , nous pouvons de même lire.

Mr. de Voltaire est très sûrement matineux. Il est trop universel, il a trop de Littérature, il a fait trop d'Ouvrages, & d'admirables Ouvrages, pour ne s'être jamais levé avant le Soleil : Mille fois il aura vû, que depuis l'Aube du jour, jusqu'au lever du Soleil, il y a près de deux heures en hiver, & près de trois heures en Eté. Il est trop bon Astronome pour ignorer la raison de cette différence.

J'aurai l'honneur de lui apprendre, ce que je n'ai pas vû moi même, mais que je puis lui donner come un fait certain.

A deux lieues de mon Domicile est le Rocher le plus élevé qu'il y ait en Suisse. Nos jeunes gens vont s'y promener au Solstice d'Eté. Dans l'espace d'environ vingt minutes, ils voient les deux Crépuscules. Les derniers Raions du Soleil au Couchant, & les premiers Raions au Levant, ne laissent que vingt minutes de Nuit close.

Avant l'impression de cette Lettre, je pourrois atester ce fait come témoin oculaire, si nous étions près de la nouvelle Lune. Muni de Baromètre & de Thermomètre j'irois Dimanche prochain 22. Juin sur ce Rocher, pour me procurer le plaisir d'observer les deux Crépuscules. Malheureusement nous sommes près de la pleine Lune, dans laquelle je ne crois pas que les derniers & les premiers Raions du Soleil puissent être aussi exacte-

ment distingués, qu'on le pourroit à la nouvelle Lune, en suposant toujours le Ciel le plus serein.

Pour prévenir une Logomachie, je m'assure que par la *Nuit*, Mr. de *Voltaire* n'entend pas ces vingt minutes de *Nuit close*, mais que le *Jour* est pour lui dès le lever au coucher du *Soleil*, & la *Nuit*, dès le coucher au lever de cet *Astre*. C'est ce qu'on appelle *Jour & Nuit* dans tous les *Climats*, sous la *Ligne* & aux *Cercles polaires*, aussi bien que pour tous ceux qui ont la *Sphère* dans tous les degrés d'*obliquité*.

Il est donc de fait, que, contre l'idée de Mr. de *Voltaire*, le *Soleil* pousse le *fluide de la Lumière* en tout sens, puisque l'*impression* en vient à nos yeux avant le lever du *Soleil* & après son coucher, & qu'au *Solstice d'Été* on peut apercevoir la *Lumière* pendant vingt trois heures & deux tiers en un *Jour naturel*. Ce qui énerve déjà le système de *Newton*, & confirme ce qu'il y a de capital dans celui de *Descartes*.

Mr. de *Voltaire* fait souvent à celui-ci un mauvais plat, de ce que pour donner une idée de la progression des *Raions de lumière*, il a proposé l'exemple d'un *Bâton*; dès qu'on pousse un des bouts, au même instant l'autre bout du *Bâton* avance. C'est un exemple.

Mr. de *Voltaire* fait mieux que moi, que

omne simile est dissimile. Il est impossible de donner aucun exemple qui combine parfaitement & a tous égards avec le sujet. Le tout doit s'entendre de bonne foi. C'est à dire, que tout exemple doit être appliqué au sujet, autant que raisonablement il peut & doit l'être, dans le but de celui qui le propose.

Descartes n'ignoroit pas, que les Raions de lumière difèrent d'un Bâton, ou d'une Barre de fer. Il favoit que c'est un fluide. C'est son système. La progression des parties d'un fluide difère de celle d'un Bâton ; on le conçoit aisément.

Il est facile aussi de sentir les raisons pour lesquelles, selon le Système de *Descartes*, la Lumière du Soleil doit employer nécessairement sept minutes & demi, pour parvenir jusques sur nôtre Terre.

Les Raions sont retardés, surtout lorsqu'ils sont horizontaux, par l'infinité quantité de Vapeurs qu'ils rencontrent sur les Mers & sur la surface de la Terre. Ces Vapeurs font essuyer aux Raions un nombre infini de restraictions, qui n'accélèrent pas leur route.

Dans quelque position que soit le Soleil sur nôtre Hémisphère, la progression de la Lumière est encore retardée par l'Air grossier,

que

que le mouvement de rotation de notre Terre contraint d'approcher de sa surface.

Ce délai, bien loin d'appuyer le Système de *Newton*, qui n'en devient pas plus probable, me paroît confirmer, quant au fond, l'idée de *Descartes* sur la propagation de la Lumière, puisqu'on peut rendre des raisons solides de ce délai, qui a lieu, non seulement par les considérations que je viens d'indiquer, mais aussi, parce que les Raïons sont dans un plein liquide. Cette liquidité, c'est à dire, ce mouvement continuél dans les parties de ce liquide, retarde aussi la progression, qui ne peut se faire dans un instant.

Malgré ces obstacles, qui ne sont pas insurmontables, puisque la progression de la lumière n'est retardée que de sept minutes & demie; le moïen supposé par *Descartes* est simple; il est sujet à moins d'inconvénients. Il est probable, chés moi, que le Créateur l'a préférée.

L'opinion de *Newton* me paroît plus composée, plus inconcevable, & même géométriquement très mal fondée. Je vai le démontrer.

Nous avons vû que ce célèbre *Anglois* fait courir les Raïons, Poste forcée, en leur faisant faire quatre millions d'heures chaque minute, pour parvenir du Soleil jusques à nous. Ce moïen ne me paroît pas le plus

simple. Cette célérité me semble aussi difficile à concevoir qu'à exécuter. Il n'est pas à préférer que le Créateur lui ait donné la préférence.

Mais il est aisé de détruire géométriquement ce Système. Je l'envisagerai sous sa face la plus favorable.

Le Soleil est considéré, non simplement comme un immense Océan enflammé, mais comme un Globe igné, de la substance & de toute la surface duquel, selon *Newton*, part sans cesse un Déluge de Raions lumineux, qui s'étendent dans tout l'Univers.

Il est impossible que *Mr. de Voltaire* puisse penser, que ces Raions fassent leur progression en louvoiant, ou en serpentant. Il leur fait faire trop de chemin en peu de tems. Je suppose donc qu'ils font leur route en ligne directe.

Mr. de Voltaire en convient pag. 133. où il dit. *Nous pouvons en passant conclure de la célérité avec laquelle la substance du Soleil s'échape ainsi vers nous en ligne droite &c.* Quoique cette ligne droite de la flamme soit contre nature, puisque je n'ai jamais vu de flamme qui ne s'élevât en serpentant; passons cette ligne droite à *Mr. de Voltaire*. J'aime la complaisance, même dans les Critiques.

Que *Mr. de Voltaire* suppose ces Raions émanants du Soleil, aussi ferrés près de leur

source qu'il voudra ; à mesure que ces raions s'éloignent de leur centre , pour courir , jusques aux extrémités du Tourbillon , dont le Soleil est le centre ; jusques au de là du Tourbillon de *Saturne* , ils font plus de trois cent millions de lieues , toujours *en ligne droite*.

Je soutiens que dans leur progression, ces Raions deviennent nécessairement divergens.

Mr. de *Voltaire* n'oseroit le nier. En cas de négative , je le prierois de jeter les yeux sur les Rouës de son Carosse. Quand même tous les Raions se toucheroient & seroient très serrés sur les moieux , ils deviennent nécessairement divergens , en s'étendant , jusques aux jantes.

Nécessairement il en fera de même des Raions de Lumière Voltérienne ou Newtonienne , qui partent du Soleil ; qui avancent *en ligne droite* , & qui font trois cent millions de lieues de chemin ; ils deviennent nécessairement divergens.

Mr. de *Voltaire* le reconoit. *Il faut toujours , dit-il pag. 131. considérer le feu avec les Géomètres , come des lignes , partant d'un centre à la circonférence.*

Qu'on suppose un Cercle , aussi petit , ou aussi grand qu'on voudra ; deux Raions , voisins au centre , seront toujours divergens , à proportion de ce qu'ils s'éloigneront de leur

centre. Qu'on les imagine dans ce Centre autant ferrés, autant épais, aussi denses qu'on voudra, toujours ils seront divergents à proportion de ce que la circonférence sera éloignée.

Mettons cette divergence au rabais, au delà de ce que *M. de Voltaire* pourroit raisonnablement souhaiter. Supposons que la divergence des Raions de lumière, qu'on prétend partir du Soleil, ne soit que d'un pied de Paris sur cent lieues de progression, c'est à dire, que sur un milion cinq cent mille pieds de progression, je ne suppose qu'un seul pied de divergence. Ce n'est pas trop, *Mr. de Voltaire* n'oseroit se plaindre.

Ces Raions, parvenus jusques à nous, qui sommes à trente millions de lieues du Soleil; deux raions qui étoient fort ferrés en partant de leur source, auront trente mille pieds de divergence, lorsqu'ils parviendront sur notre terre.

Un de ces Raions tombant sur la Suisse, & sur l'individu de mon Oeil, me fera apercevoir quelque chétive aparence de Lumière du Soleil. Car pour voir bien distinctement, il faut, selon *Mr. de Voltaire*, & il a raison, il faut un faisceau de Raions, qui souffrent, au moins dans un de mes yeux les réfractions essentielles, pour que tous ces Raions se réunissant en un Foier sur une

vétine, puissent exciter la sensation distincte de la Vision.

Il faut qu'un de mes Yeux s'en passe ; car je ne puis partager un Raion pour en donner la moitié à chacun de mes deux Yeux.

L'autre Oeil, au lieu d'un faisceau de Raions n'en aura qu'un seul. Patience. J'y suis acoutumé, & ce doit être désormais mon ¹Élément, puisque *Newton* & *Mr. de Voltaire* le veulent.

Pour trouver un autre Raion pour celui de mes yeux qui aura le bonheur de le recevoir, il faudra que je fasse trente mille pieds de chemin, ou six mille pas géométriques, soit deux lieues de *France*, ou six mille d'*Italie*. Aiant rencontré ce second Raion, il me faudra encore six millés d'*Italie* pour trouver un troisième Raion : Par tout où je ferai sans raions, les ¹Ténèbres me couvriront. C'est rendre mon sort trop affligeant. Trois Mois dans les Ténèbres, patience. Neuf Mois de Ténèbres, patience. Vingt mois de patience soutenue, & toujours dans les Ténèbres, sans trouver que de loin à loïn quelques Raions d'espérance. Quel triste sort !

Favori d'Apollon rendés-nous la Lumière. Votre Système nous plonge irrémisiblement dans d'affreuses Ténèbres. Aucune patience ne peut tenir. Vous nous précipités dans le nombre de la mort. Aïés pitié de vous-même

& de la République des Lettres. Combien d'excellents Ouvrages Voltétiens ne seront pas anéantis, si vous ne vous tirés, & nous avec vous s'il vous plait, de la disette de lumière, si désolante, dans laquelle vôtres Système nous enfonce.

Dix ans, quinze ans, dix huit ans de patience soutenue, dans les Ténèbres dans lesquels vous nous plongés, quoi de plus désolant ! La patience de Dieu a ses bornes, celle d'un pauvre Mortel ne peut pas être infinie. Me contraindre de chercher de deux lieues en deux lieues un misérable & unique Raion de lumière, c'est rendre mon sort trop truite.

A quelque chose malheur est bon. J'aurai au moins l'avantage de ne pas fatiguer ma vue, & mes yeux ne seront jamais ofusqués par trop de lumière.

Je ne suis pas surpris, de ce que Mr. de *Voltaire* ne s'est pas piqué d'une grande exactitude dans sa description de l'Oeil, puisque son Système rend à peu près inutile pour nous, cet admirable Organe de la vision.

Il dit, pag. 154. *Sous cette Cornée est l'Iris, autre membrane.* L'Iris n'est pas une membrane ; ce sont des filaments & fibres nerveuses, inserés dans la membrane qu'on nomme *tunique usée*, ou *choroïde*.

Les Balustrades de fer qui forment un

Balton , à la façade du Chateau de *St. Jean*, que *Mr. de Voltaire* fait bâtir, sont belles & utiles, mais elles ne sont pas le Chateau. L'Iris orne & embélic la tunique uvée. L'Iris est fort utile à cette tunique. Elle lui est nécessaire, mais elle n'est pas la Choroïde même. La fameuse Rue Quinquempois fait partie de Paris, mais ce n'est pas la Ville de Paris. *Mr. de Voltaire* badineroit un Home, qui appelleroit la Capitale de la France, *Quinquempois*. La sinecdoche ne seroit pas de mise.

Il ajoute; que *cette autre membrane est colorée par elle même*. La tunique uvée n'est point colorée par elle même; il n'y a que l'Iris qu'elle renferme qui soit colorée.

Elle répand ses couleurs sur cette cornée transparente qui la couvre. Il est fort rare à *Mr. de Voltaire* de s'exprimer d'une manière aussi impropre. L'Iris ne répand pas ses couleurs sur la Cornée, mais c'est la transparence du devant de la Cornée, qui laisse apercevoir les couleurs de l'Iris, enchassées dans la tunique uvée.

Il semble que *Mr. de Voltaire* ne fait attention qu'à la beauté des Yeux, dont il dépeint le feu pétillant. pag. 154. & qu'il ne regarde l'Iris que come un ornement de l'Oeil. Je n'y trouve pas moins de merveilles, que dans les trois humeurs des yeux & les réfractions qui s'y font.

1°. L'Iris est composée de filaments nerveux, qui servent à resserrer la prunelle & à la dilater. Ce n'est point la prunelle qui s'agrandit, ou qui se resserre, come Mr. de Voltaire le dit immédiatement après. La prunelle est un trou qui est passif, & qui ne peut jamais être actif. Ce sont les fibres nerveuses de l'Iris, qui resserrent ou relâchent la prunelle jusqu'à une certaine quantité, pour recevoir plus ou moins de raïons lumineux.

2°. L'Iris sert encore à prévenir le déchirement de la Choroïde. C'est une tunique extrêmement mince, qui pourroit se déchirer aisément. La moindre déchirure perdroit l'œil; parce que la prunelle trop agrandie, recevroit une trop grande quantité de raïons. La Sagesse du Créateur a prévenu ce grand accident, en inserant dans la tunique uvée, cette belle bordure & brodure, qui est autant utile qu'agréable.

3°. Sur tout, un usage admirable de l'Iris, c'est son opacité. Tous les raïons qui tombent sur l'Iris, sont interceptés. La portion de la cornée qui est transparente, est sextuple de l'ouverture de la prunelle. Si tous les raïons qui pénètrent la portion transparente de la cornée, parvenoient à la rétine, nous serions éblouis. Le Créateur y

a pourvû d'une manière admirable. L'Iris est opaque. Les raions qu'elle reçoit deviennent inéficaces. Il n'y a que ceux qui sont réfractés dans l'humeur aqueuse, & qui s'approchent assés de la perpendiculaire pour entrer dans la prunelle, qui puissent traverser les trois humeurs, parvenir à la rétine, & operer la vision. Ce n'est pas décrire la merveille de l'Home, que de supprimer ce qu'elle a de plus merveilleux & d'essentiel, relativement aux Raions de lumière, dont il est capitalement question.

Mr. de Voltaire ajoute : Cette seconde membrane est percée dans son milieu, qui ainsi paroît toujours noir ; & ce milieu est la prunelle de l'Oeil. La prunelle paroît toujours noire, parce que le fond de l'Oeil est tapissé de noir. Un Trou paroît toujours de la couleur du Corps qui est à l'opposite. Si le Corps est blanc, rouge, ou noir, le Trou paroitra de la même couleur. En lui même, le Trou n'a aucune couleur.

La prunelle s'agrandit par un mouvement involontaire dans les endroits obscurs, pour recevoir plus de raions, & elle se resserre ensuite lors qu'une grande clarté l'ofense. La prunelle ne peut pas être ofensée par une lumière trop vive ; c'est la rétine qui seroit ébranlée trop fortement.

Le mouvement d'agrandir, ou de rétrécir

la prunelle n'est nullement *involontaire*. Que Mr. de *Voltaire* daigne y faire attention. Quand il voudra distinguer un Objet dans l'obscurité, il fera un effort très volontaire pour lever les paupières; il fera de grands yeux, & cet effort pour ouvrir les paupières aidera à la dilatation de la prunelle, en suppléant à la foiblesse de l'Iris. De même, qu'il regarde fixement le Soleil à l'Orient ou à l'Occident, il baissera les paupières; il fermera entièrement un Oeil, & la paupière de l'autre se baissera volontairement pour suppléer au défaut de l'Iris; la paupière de l'Oeil entr'ouvert couvrira la moitié, les trois quarts de la prunelle, afin que la rétine ne soit pas trop ébranlée, par les Raions trop vifs & trop nombreux.

Quand il n'est question que de regarder un Objet, un pied plus près, ou un pied plus loin, l'Iris & les ligaments ciliaires font leur jeu naturellement, sans effort de nôtre part, ni aucun acte de nôtre volonté. En ce cas Mr. de *Voltaire* a raison. De même dans une modique différence de Lumière & d'obscurité. Mais dans les cas que Mr. de *Voltaire* indique d'une obscurité notable, & d'une grande clarté, qui peut offenser l'œil certainement nous faisons des efforts; il y a volonté chés-nous.

Je coule sur ces inexactitudes, que je n'ai relevées qu'en passant, crainte que quelques Persones ne se scandalisent, qu'un *Suisse* ose s'émanciper de relever des expressions incongrues, à un *François* de naissance, un Poete & un Courtisan. Mais voici qui est de mon but.

Si le *Système Newtonien & Voltérien* sur l'émanation en droite ligne des Raions de lumière du Corps même du Soleil, & leur progression immédiate jusques à nous est fondé, la divergence de ces Raions ne peut être niée; Je prie Mr. de *Voltaire* de me dire, pourquoi le Divin Créateur, qui entendoit l'Optique mieux que nous, a-t-il fait les paupières & l'Iris, de laquelle je viens de montrer à dessein les grands usages?

Si le *Système Newtonien* a été préféré par ce Divin Architecte, Géomètre parfait, qui ne pouvoit ignorer la divergence qu'auroient sûrement les Raions du Soleil en faisant 30. millions d'heures de chemin; puisqu'il a fait la merveille de l'Home, ce sont ses Yeux; puisqu'il savoit la quantité de Raions qui seroient nécessaires pour operer la sensation de la lumière & la vision, pourquoi a-t-il fait l'Iris & les Paupières? Tout cela est inutile, si nous n'obtenons qu'un Raion de deux en deux lieux de *France*.

Ce sera bien pis pour les Habitans de *Saturne*, s'il y en a dans cette Planète qui aient des yeux, & conséquemment besoin de lumière.

Lorsque cette Planete est dans son apogée, elle est distante du Soleil de plus de trois cent millions de lieues.

En ne suposant la divergence des Raions que d'un pied de *France* sur trois cent mille pas géométriques de chemin, qui font, un million cinq cent mille pieds, on n'aura dans *Saturne*, un seul Raion de lumière, que de vingt lieues de *France* en vingt lieues. Ces pauvres misérables Saturniens auront encore plus besoin de patience que moi, ils feront dans d'affreuses ténèbres, à moins qu'ils ne soient tels que *l'Ange de Mahomet*, ou des *Poliphèmes*, munis au moins d'un Oeil, dont la prunelle ait quarante lieues de *France* de diamètre. Encore ne pourroient-ils recevoir que sept raions, celui du centre, qui tomberoit perpendiculairement, & six de la circonférence, qui se réfracteroient dans leur humeur aqueuse, pour parvenir à cette mignone prunelle, dans laquelle *Paris*, *Londres*, *Moscou*, *Constantinople* & le *Grand Caire* seroient aisément submergés en même tems.

Mr. de Voltaire conviendra, que cette divergence des Raions est inféparable de son Siftème ; que cette divergence couvre de ténèbres nôtre Terre & toutes les Planètes qui font, plus éloignées du Soleil que nous.

L'expérience journalière de tous ceux qui ont des yeux leur démontre l'illusion du Siftème Newtonien, sur l'origine & la progression de la Lumière. Il n'y a que les quinze-vingt, & tous ceux qui font Aveugles nés, qui ne soient pas en état de juger de ma démonstration. De droit, elle est soumise au jugement de tous mes Lecteurs.

Oui : J'ose l'avancer. Quand chacun des brins d'herbe que la Terre produit seroit un *Argus*, & que de ses cent yeux il ouvreroit celui qu'il trouveroit à propos, ou tous ensemble, il n'y en a aucun qui ne reçut autant de raions de lumière qu'il lui seroit nécessaire pour exciter parfaitement la sensation de la vision ; ce qui seroit absolument impossible si nous n'avions de lumière que des Raions, qui partans du corps même du Soleil, viendroient directement à nous avec la divergence qui en seroit inféparable.

Pour convaincre pleinement Mr. de Voltaire de l'erreur de son Siftème, je le prie de jeter ses yeux clair voians sur la Lune lorsqu'elle

qu'elle est dans son plein. Alors, elle est dans son Apogée. Conséquemment elle est au moins à soixante demi diamètres de la Terre plus éloignée du Soleil que nous. Conséquemment, les Raïons qui émanent du Soleil *en ligne droite* jusqu'à la pleine Lune, s'étendent à quatre-vingt & dix mille lieues de chemin plus loin que la Terre. Donc ces Raïons doivent nécessairement avoir plus de divergence.

Sans Thélescope, il n'y a qu'à contempler la pleine Lune. Nos yeux seuls décideront, si elle ne reçoit des Raïons du Soleil que de plus de deux lieues-en deux lieues, puisque la divergence de chaque Raïon sera de cent quatre vingt pas géométriques plus considérable que sur notre Terre.

Si le Siftème de Mr. *de Voltaire* étoit fondé, nous n'apercevriens pas la Lune dans son plein, aussi distinctement que nous la voïons lorsqu'elle est nouvelle. La différence est donc bien marquée.

Elle l'est cependant moins que les deux Siftèmes. De toutes parts celui de *Newton* ne présente que ténèbres sur la nature & la propagation de la lumière.

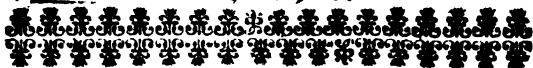
Abstraction faite à ce qu'il y a de fantaisie dans les Eléments de *Descartes*, son Siftème nous donne autant de lumière que nous pouvons

vons en souhaiter, & que nous en avons par la grace de Dieu, come cela paroitra plus évidemment dans la suite de cet Examen.

Avant que de le continuer, voions les autres Objections que Mr. de *Voltaire* opose au Siltème de *Descartes*.

Cette Pièce nous étant parvenue trop tard le Mois passé, n'a pu être inserée dans notre précédent Journal. Nous sommes encore obligés, malgré nous, de la couper, & de renvoyer le reste au Mois prochain, afin de conserver cette agréable variété, qu'un Ouvrage périodique exige, pour satisfaire les diferens goûts.





E X A M E N

*De la Version du Psaume LVIII. inserée Journ.
Helv. de Juin 1755. p. 644.*

VOUS me demandés, *Monsieur*, mon sentiment sur la Nouvelle Version du *Psaume LVIII.* qui vient de paroître dans le *Journal Helvétique.* Je vous avoüe d'abord, que j'ai toujourns regardé ce *Psaume* comme un des Morceaux difficiles de l'Écriture Sainte, & que je n'ai encore rien vû de bien satisfaisant là dessus. Le nouveau Critique, qui vient de s'exercer sur ce Sujet, s'est fait des facilités que ses Dévanciers n'ont point eues : Il fait main basse d'entrée sur les Versions anciennes & modernes, sur les Points Voielles, aussi bien que sur les diférens sentimens des Comentateurs. Après ces Préliminaires destructeurs, il doit, ce semble, nous doner, sinon du vrai, au moins du bien trouvé. Voïons donc s'il a réussi.

Pour entrer dans ses vûes, & pour trouver la Clef des diférens changemens qu'ils fait aux Versions ordinaires, il faut remarquer d'abord, qu'il fait de ce *Psaume* un Morceau Prophétique. De quelle Autorité & par quelle raison, c'est ce que je ne saurois vous

dire. Vous auriez crû, sans doute, qu'après les *Junius* & les *Calvin*, il n'y avoit plus rien à glaner dans le Prophétique de l'Écriture Ste. Cependant en voici qui leur avoit échapé.

Au Vainqueur. C'est ainsi que le Critique rend une expression, qui dans son étimologie, & dans le sentiment de la plûpart des Comentateurs, doit signifier, *au Maître Chantre*. Mais il a eû ses raisons. C'est pour préparer les Voies à la Prophétie. Cela annonce d'entrée un Cantique, qui célèbre cette Puissance qui doit vaincre les Ennemis de l'Eglise. Ce qui suit va au même but. *O Dieu tu perdras, les Méchans.* Voila ce que nôtre Interprète fait signifier à ces mots, *Aal tachkhet.* Vous voyés, *Monsieur*, que pour cela il faut lire *Eél* au lieu de *Aal*. Mais c'est la faute des *Mazorettes*, qui ne savoient pas leur métier. Cependant les LXX. les anciens Interprètes Latins, ont lû come eux, non seulement ici, mais dans les Ps. LVII. & LIX. Vous semble-t-il qu'il y ait de nécessité a leur doner de si bone heure un démenti? Y auroit-il quelque inconvénient à regarder ces paroles come l'indication de l'Air sur lequel le Cantique devoit être chanté? N'est-ce pas ce que signifient ailleurs les *Neguinot* &c. placés tout come l'est ici *Aal achkhet*? Et lors même que vous traduiriez vec le Grec, & le Latin, *Ne perds pas,*

Où seroit l'inconvénient ? Le sens n'en seroit même que fort beau , puis qu'on pourroit regarder ces paroles comè un Correctif à ce qui paroît imprécatoire dans ce Psaume ; elles signifieroient , comè dans le précédent & le suivant , que les Maux que le Psalmiste dénonce aux Méchans , ne sont pas le souhait de son cœur ; & qu'au contraire , il prie Dieu en leur faveur : *Ne perds pas , Seigneur ces Homes Corrompus , quoi qu'ils en soient dignes , mais plutôt que tes Jugemens servent à les ramener à toi.*

Dès le v. suivant, Nouvel affront aux Docteurs de Tiberiade. Voici la Version de Notre Critique. *Enfans d'Edom, Est-il bien vrai que vous ordoniés à la Justice de se taire ? Que vous condaniés ceux qui veulent ramener la droiture ?* L'Hébreu , suivant la manière de lire ordinaire signifie ; *Est-il bien vrai , O Assemblée , que vous prononciés avec Justice , Que vous jugiés avec intégrité , Fils des homes ?* Pourquoi ce Contour dans la nouvelle Version ? Pourquoi ces significations éloignées des mots *Dubar & chaphat* ? Est-il ordinaire que le premier signifie *ordonner* , & le second *condaner* ? Mais sur tout , pourquoi ces *Enfans d'Edom* , cet *ordre de se taire* ? C'est une nouvelle preuve de l'Esprit antimazorétique de notre Critique , qui au lieu de lire comè nous *Aadam & Aelens* , veut que ce soit *Edom* ,

& *Aalum* ou *Aalam*. Je ne fais pourquoy tout cela. Cet ordre de se taire est une phrase toute françoise, & je ne suis point surpris que les Mazarètes, qui ne le savoient pas, ne l'aient pas faite. Mais sur tout ces Enfans d'Edom viennent ici sans nulle raison, & ne sont point nécessaires à la Prophétie. Ne vous paroît-il pas tout naturel, de regarder ceci comme une Remontrance, ou Plainte de *David*, contre des Juges injustes, à qui il témoigne son mépris, par deux expressions, ou épithètes, qui ont cette force dans la Langue Sainte, *Gens de l'Assemblée*, ou pour mieux dire, *Petite Assemblée*, & *Fils des Homes*, ou ce qui est la même chose, *Gens du commun*, de la lie du Peuple.

Je laisse passer le v. 3 ; seulement dois-je faire remarquer une expression que nôtre Critique supplée ici assez malheureusement : *Vous faites*, dit-il, dans nôtre País vos œuvres d'iniquité. J'aurois mieux aimé, au lieu de ce *Nôtre*, mettre, *Vôtre*. De cette manière, il se seroit épargné la peine de faire venir des Enfans d'Edom, pour exercer la Justice en Judée. Car il est à remarquer, que c'est précisément ce qu'il fait, lorsque continuant l'apostrophe du v. 2. il fait dire à David, *Vous faites dans nôtre País &c.*

Le v. 4. a donné de la peine à nôtre Critique. Suivant l'Hébreu, c'est tout simplement,

ce font des Méchans, qui se font écartés dès là Matrice, qui se font égarés dès le ventre de leur Mère. C'est ainsi que le Psalmiste décrit la longue habitude de ces gens dans le mal, & les progrès qu'ils y ont fait. On reconoit là le stile de cet Auteur sacré. Il y a quelque chose de semblable dans le Ps. LI. lorsque David détestant son péché, semble se reprocher, dans l'excès de sa douleur, tous ceux qu'il a comis dès sa plus tendre Jeunesse. *Voilà dit-il, j'ai été formé dans l'iniquité, & ma Mere m'a échauffé dans le peché.* Mais ce n'est pas ainsi que l'entend nôtre Interprète, & nous sommes bien éloignés de compte. Il voit ici les Apostats, qui ont abandonné le sein de leur Mère, c. à. d. l'Eglise. *Ils sont devenus étrangers, dit-il, à l'égard de la matrice, où ils avoient été formés; Ils se font égarés en sortant du sein de leur Mère.* Vous voies, que pour former ce sens, il n'y va pas peu du sien. Il est vrai que les paroles, *proférans le Mensonge*, qui sont encore du même Verset, & que j'ai omis dans leur lieu, semblent favoriser son explication; mais chacun sait, que le mensonge, dans le stile des Auteurs sacrés, ne signifie guères l'erreur de l'Esprit, mais plutôt celle du Cœur, le Vice, l'attachement aux Vanités du Monde.

Nous voici parvenus, *Monsieur*, au gros

de la Bataille & à la grande défaite de toute l'Ecole de Tibériade. Ces mots, que l'on avoit toujours traduit ainsi : *Ils sont come l'Aspic sourd, qui ferme son oreille* ; nôtre Critique les rend de cette manière : *Ils ont désiré passionément l'Aspic machinateur. Il fermera son oreille &c.* Quand les Mazorètes se seroient avisés de ponctuer, come nôtre Critique l'entend , ne pensés vous pas , *Monsieur* , que les Comentateurs & Interprètes eussent crû faire merveille d'aller à la quête d'une autre manière de lire ? Et que celui qui auroit eu le bonheur de rencontrer celle qui est maintenant fixée dans le Texte , n'eut pensé avoir fait fortune ? Quoi de plus simple , auroit-il dit sans doute ! *David* parle ici dans le Préjugé du Peuple ; c'est une comparaison qui ne conclut rien pour le fait ; mais qui exprime merveilleusement la malice de ces Méchans , dont il nous fait le Portrait , qui peint admirablement l'obstination avec laquelle ils se refusoient aux corrections & aux avis. D'ailleurs , rien de plus réel que ce préjugé. *St. Jerome* , les *Rabins* , nous en parlent , & nous disent qu'effectivement bien des gens croioient, qu'il étoit des Serpens assez málins , pour éviter les embuches qu'on tendoit à leur vie , par le moien des sons , en tendant leurs oreilles inaccessibleles à ce bruit. Mais avant que de voir si le changement de

notre Interprète est avantageux, voïons s'il est seulement possible. Au lieu de *Kemo*, suivant lui il faut lire *Kamou*. Pourquoi donc ce *daguech* dans le *Caph*? C'est l'Ouvrage des *Mazorettes* ignorans, dira-t-il sans doute. Cependant, ceux même qui mettent les Voïelles sur leur compte, ne les chargent pas de ces sortes de Points, & avec raison, puis que tenans la place d'une Consonne, il faut, ou que la Consonne, ou que le *daguech*, se soit toujours trouvé dans le Texte. Cela posé, je conclus, que le mot *Kemo*, est composé, & vaut *Keamo*, dont vous ne ferés jamais *Kamou*. Avés vous fait attention, *Monsieur*, à cette figure l'*Aspic Machinateur*? La Métaphore est forte; & j'aîmerois autant l'*Aspic* qui se bouche les Oreilles, que celui qui forme des Complots. Enfin, comprenés vous cette phrase; *Il fermera son oreille, &c. à celui qui n'aura fait aucune attention à la voix de ceux qui parloient bas, contre l'Enchanteur, devenu habile dans les Enchantemens.* Ce, *Il*, à quoi se raporte-t'il? Sans doute à l'*Aspic Machinateur*; mais il entend bien peu ses intérêts, de fermer l'oreille à ceux qui refusent d'écouter celui qui parle en faveur de la Vérité; les quels sont sans doute ennemis de la vérité, & par conséquent amis de l'*Aspic Machinateur*. Valoit-il la

peine, de faire tant de dégat dans l'Ouvrage des Docteurs Juifs, de changer Voïelles & Ponctuation, de confondre les Versets, pour mettre au jour, tant d'obscurité? Je vous avoüe que j'aime encore mieux, comenter le Texte, que son Comentaire & son Comentateur.

Le V. 7. est ainsi traduit par le nouvel Interprète: *Ruïne à Dieu, l'un & l'autre par leur bouche; Détrui, ô Eternel, les Lionceaux, par leur égarement.* L'Hébreu porte; *Détrui ô Dieu, leurs dents dans leur bouche, Ecrase les dents Machelières des Jeunes Lions.* Je ne ferai là dessus que deux Remarques. Dans la nouvelle Version, il faut lire, *Shenajim*, au lieu de, *Shimmemo*. Or, à suposer même la ponctuation vicieuse, cela ne se peut pas, à Cause du *Vau* final. *Par leur égarement.* C'est ainsi que le nouvel Interprète rend le mot, *Malttegnot*. Observés que d'abord il devoit le rendre par. le pluriel, & que d'ailleurs, en lui abandonnant encore la ponctuation ordinaire, pour avoir son sens, il faudroit lire *Bemalttegnot*.

Je vous fait quartier, *Monsieur*, des Versets 8. & 9. Ce n'est pas que la moisson n'y fut encore assez considérable; mais, sans dire que je comence à languir sur cet Ouvrage assez rebutant, je crains beaucoup plus encore d'abuser de vôtre patience. Je

passe donc au v. 10. C'est, à mon avis, le plus difficile de tout le Psaume; mais un peu de courage & nous aurons bientôt fait. Voici la Version nouvelle: *Avant qu'on le sente* (c. à. d. si je ne me trompe, le Soleil) *dans vos Chaudières, l'Epine sera hérissée contre lui, come contre un Soleil vif, come contre une ardeur excessive.* L'Original signifie à la lettre: *Avant que vos Chaudières, (ou vos Epines,) aient senti l'Epine, (ou le Rameau) soit vives, soit sèches, elles seront agitées par la tempête.* Voila bien de la différence, & de l'obscurité même, de part & d'autre, j'en conviens. Cependant, *Monsieur*, ne vous rebutés pas; peut-être trouverons nous la lumière. Remarqués d'abord qu'on entrevoit ici le même ton menaçant, qui règne dans tout le Psaume. Mais en quoi consiste cette menace? Elle regarde, suivant moi, la Postérité de ces Méchants dont parle le Psalmiste. Il n'y a rien là qui ne soit dans l'Esprit de l'Oeconomie dans laquelle il vivoit. Je voudrois rendre le mot *Aatad*, come on peut le faire, par celui de *Rameau*; celui de *Sir*, par celui d'*Epine*, come l'ont fait les LXX. De là vous verrés naître le sens: *Avant que vos Epines aient poussé leurs Rameaux &c.* c. à. d. Avant que votre Postérité, semblable à des Epines par sa malice, se soit multipliée;

pliée, *Le verd come le sec sera agité par la tempête*; c. à. d. jeunes & Vieux, ils seront exercés par les Jugemens de Dieu. Tout ceci, *Monsieur*, iroit fort bien n'étoit, le mot Hébreu, *Jabinon*, qui doit signifier, ils *sensiront*, & non ils *pousseront*, come je l'ai rendu. Mais permettés moi une petite licence Critique; je vous promets qu'elle ne fera point de tort à l'Autorité Mazorétique. Au lieu de *Jabinon* je voudrois lire, *Janibon*; vous savés que les transpositions sont fréquentes dans la Langue Sainte: Celle-ci ne change absolument rien au Texte; elle n'ôte, ni n'ajoute. Avec elle, je retrouve précisément ce qu'il me faut, le verbe, *noub*, qui signifie *pousser*, *croitre*. Je ne dois pas oublier, de vous dire encore, avant que de finir, que vous trouverés, *Malachie IV. 1.* une figure toute semblable à celle de ce *✚*. Le Prophète dénonce les Jugemens de Dieu, aux Juifs & à leur Postérité, comparée à des *Racines* & à des *Rameaux*.

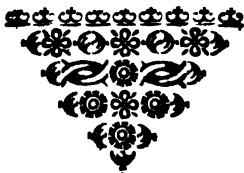
Voilà, mes petites idées sur la Version nouvelle. Je vous avoue franchement, que j'ai été un peu choqué, de la grande liberté avec laquelle le nouveau Critique taille & rogne dans le Texte original. A suposer même que les Points Voïelles fussent l'ouvrage des Mazorèthes, il me semble que l'on doit

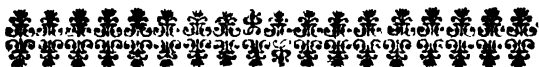
faire

faire plus de cas de la décision de gens , qui entendoient sûrement mieux leur Langue, que nous ne pouvons le faire , & qui avoient pour cela bien des secours , qui nous manquent à présent. A-t'on vû que les plus habiles Critiques , que les *Grotius* & les *Le Clerc*, qui assurément n'avoient pas pour les Points Voielles autant de considération que Mr. *Buxtorf*, se soient donés les libertés de les laisser de côté ? Ils sentoient bien, sans doute , qu'en cela même il n'y avoit pas grand profit à faire.

J'ai l'honneur d'être &c.

L*** 24. *Juillet* &c.





E S S A I

Sur le Sujet du Prix de l'Académie de M A R S E I L L E pour l'Année 1755.

*L'Homme est plus grand par l'usage des Talens ,
que par les Talens mêmes.*

Le Talent ennoblit , le Vice le dégrade.

LA vraie Grandeur se trouve dans l'amour de la Vérité & de la Vertu ; & dans le désir de les conoitre & de les pratiquer. Un Génie supérieur, qui ne feroit usage de ses lumières & de ses talens, que pour établir le Mensonge , & autoriser le Vice, feroit d'autant plus dangereux, qu'il feroit plus habile, & que sa funeste industrie serviroit à ébranler les fondemens de la Société, qu'il pourroit & qu'il devoit affermir. Leur trompeuse, qui nous égare, & nous laisse dans les ténèbres.

Si *Spinoza* *, *Hobbes*, *Bayle* même, n'avoient em-

* Le Siftème de *Spinoza* montre un Génie Supérieur, quoi qu'ils soit chimérique & monstrueux; car qu'est-ce qu'une Hypothèse qui fait de l'Univers Dieu lui même. C'est à dire, que le même Etre qui fait des Loix est celui qui comande & qui obéit, qui punit ou qui recompense. Pour n'avoir point de Dieu dans la Nature, les *Spinozistes* n'ont pas honte de la déifier elle même.

employé leur Esprit & leurs connoissances qu'à chercher l'évidence, & à la manifester; s'ils ne s'étoient pas fait un cruel plaisir de nous éloigner de la certitude & de nous plonger dans le doute, leur réputation ne seroit elle pas plus brillante, & leur mémoire plus respectée? Si *Catilina* n'avoit fait usage de ses talens, que pour le Service de sa Patrie, pour le maintien de l'Ordre & de la Liberté, son nom qu'on ne prononce aujourd'hui qu'avec horreur, auroit été chéri de ses Concitoyens & de la Postérité. Nos Talens sont un don de la Nature, un présent de la Providence; un dépôt qu'elle nous confie pour le bien & l'avantage de nôtre Famille, de nôtre Patrie, & du Monde entier. Plus ce dépôt est considérable, plus l'usage que nous en faisons intéresse la Société; c'est cet usage seul qui nous appartient, qui est l'effet de nôtre choix & de nôtre raison; & c'est par-là aussi que nous sommes véritablement dignes d'estime ou de blâme. Si ce Ruissseau qui doit arroser & fertiliser la Terre, se déborde & ravage, come un Torrent furieux, les lieux qui sont sur son passage, ne vaudroit-il pas mieux qu'il fut à sec, & qu'il n'eut jamais existé? L'Etre suprême, de qui nous tenons tous nos talens, ne nous demandera pas si nous avons été de grands Orateurs,

de grands Poètes, de grands Géomètres, &c. mais il nous demandera, si nous avons fait un bon usage de nos Connoissances & de nôtre Génie, si nous avons été humains, équitables, portés à procurer aux autres Homes tous les avantages qui'étoient en nôtre pouvoir. On peut avec de grands Talens être de grands Criminels, & l'on est d'autant plus coupable qu'on a plus de facilité & de moiens d'être Vertueux. Abuser de ses Talens, c'est enter de mauvais fruits sur un bon Arbre; c'est semer des Ronces & des Epines dans le meilleur Terrain.

Cicéron, aussi sage qu'éclairé, fit servir ses Talens à défendre l'Innocence, à maintenir l'Ordre & la Liberté. Dans un siècle où la Vérité étoit couverte de sombres nuages, il se plaisoit à la chercher; & s'il n'eut pas le bonheur de la trouver, il eut du moins la délicieuse satisfaction de lui rendre hommage, quoi que de loin, & de la faire désirer.

Si *Socrate* eut des Talens supérieurs, ce fut pour combattre l'Erreur & la Superstition. Il fut à la vérité la Victime de son zèle; mais il ne perdit rien de sa grandeur, en perdant la vie: Sa gloire est parvenue jusqu'à nous, dans toute sa pureté.

Quel usage ne fit pas de ses Talens l'Illustre *Fenelon*, qui, sous le titre de *Mentor* fut
le

le Prédicateur de la Vérité & de la Vertu , & le Précepteur du Genre-Humain !

Quels regrets & quels remors n'eut pas le bon *La Fontaine* d'avoir dégradé ses Talens , en composant des Contes , qui blefsoient la Bienfiance & la pudeur ! A peine ses Fables peuvent-elles réparer , par la pureté de la Morale qu'elles contiennent , le mal que peut causer la lecture de ses Contes , qu'on ne peut entendre sans rougir. Le célèbre & sage *Racine* eut de vifs & de grands scrupules sur la plûpart de ses Tragédies ; aussi renonça-t-il de bonne heure au Théâtre , après l'avoir en quelque sorte sanctifié par ses Poèmes d'*Ester* & d'*Athalie* , où la Religion est présentée dans toute sa force , & sa majesté.

Si le fameux *Rouffseau* n'eut fait que des Epigrammes , des Cantates , & des Epitres , on auroit dit, *c'est un Génie supérieur, il est triste qu'il emploie si mal ses Talens !* Mais il en fit un usage légitime , en composant ses Cantiques sacrés , au dessus desquels il n'y a rien.

L'Homme s'avilit & se dégrade lui même , quand il s'enorgueillit de la supériorité de ses Talens , ou qu'il en fait l'apui & l'ornement du Vice & des Préjugés. C'est tourner à sa honte ce qui devrait servir à sa gloire ; c'est s'abaisser soi même , loin de s'élever à une grandeur solide & véritable.

Plus nous avons de Talens, plus nous sommes en Spectacle aux autres, plus habiles qu'eux nous devons être leurs Modèles, & leur servir d'exemple. N'employer ses Talens qu'à se jouer de leur ignorance & de leur crédulité, c'est n'être leur Guide que pour les conduire dans un précipice; c'est mépriser les Dons qu'on a reçû du Créateur; c'est s'oposer à son plan & à ses desseins; loin de remplir la noblesse de sa destination, c'est troquer des Sceptres & des Courones contre de brillans Colifichets, indignes de nôtre attention. Un grand & célèbre Prédicateur parle ainsi sur l'abus des Talens. Que font les grands Talens, que de grands Vices, si nous ne les emploions que pour nous mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? Souvent les instrumens des malheurs publics; toujours la source de nôtre perte & de nôtre condanation. Qu'est ce qu'un Souverain né avec une Valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déjà de toutes parts, dès ses plus jeunes Ans, si la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modère? Un Astre nouveau & malfaisant qui n'anonce que des Calamités à la Terre. Plus il croitra dans cette Science funeste, plus les Misères publiques croitront avec lui. Ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible Digue à l'im-

l'impétuosité de sa Course; il croira éfacier par l'éclat de ses Victoires leur témérité, ou leur injustice. Tout ce qui lui paroitra glorieux, lui paroitra légitime. Il épuisera & renverfera ses propres Etats, pour en conquérir de nouveaux. Il troublera la Paix de l'Univers; il se rendra célèbre, en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le Genre-Humain; & s'il y a un Peuple sur la Terre capable de lui doner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel Maître! Comment ont paru sur la Terre ces Génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Erats & des Empires, & ébranler l'Univers entier? Les Peuples & les Rois sont devenus le jouet de leur Ambition & de leurs intrigues. Les Dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les Théâtres lugubres où ont brillé leurs grands Talens.

Repassons, continue l'Illustre *Massillon*, sur tous les grands Talens, qui rendent les Hommes illustres, s'ils sont donés aux Impies, c'est toujours pour le malheur de leur Nation & de leur Siècle. Les vastes Connoissances empoisonnées par l'Orgueil, ont enfanté ces Chefs & ces Docteurs célèbres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'Etendart du Schisme & de l'Erreur, & formé, dans le sein même du Christianisme, les Sectes qui

le déchirent. Ces beaux Esprits si vantés, & qui, par des Talens heureux, ont rapproché leur Siècle du goût & de la politesse des Anciens, dès que leur Cœur s'est corrompu, n'ont laissé au Monde que des Ouvrages lascifs & pernicieux, où le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les Mœurs publiques, & où tous les Siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Avec des Talens supérieurs on est tenté d'entrer dans les Affaires publiques, sans y être appelé; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des Méchans, que d'être inutile au parti des Gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des moyens de Crime, & de deshonneur; souvent on abandonne son devoir, sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez de éclat & de dignité*.

Esprits vastes, mais inquiets & turbulens, capables de tout soutenir, hors le repos, qui
aiment

* L'une des principales Causes du mauvais usage qu'on fait des Talens, vient de ce qu'on préfère l'admiration des Hommes à leur estime; on aime mieux l'obtenir que de la mériter, leur suffrage nous flatte plus que le nôtre. Or le mauvais usage qu'on fait des Talens attire souvent plus leurs regards qu'un usage légitime.

aiment encore mieux ébranler l'Edifice que de le soutenir, & être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter & faire usage de leurs talens & de leurs forces.

GENEVE. le 4. Juin 1755.



NOUVELLES ACADEMIQUES ET LITERAIRES.

L'ACADEMIE *Roiiale des Sciences & Belles Lettres* de BERLIN, tint son Assemblée publique le 5. de ce Mois, à l'occasion de l'Aniversaire de l'Avènement du Roi au Trône. Le Prince *Frédéric Henri Charles*, second Fils du Prince de *Prusse*, l'honora de sa présence, & divers Ministres d'Etat, Ministres Etrangers & autres Persones de distinction y assistèrent. M. le Professeur *Formey*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, fit l'ouverture de la Séance en déclarant, que le Prix de la Classe de *Philosophie-Spéculative* pour cette Année, avoit été ajugé à la Pièce N^o. 7. qui a pour Devise, *Nil Mortalibus arduum est*. L'Auteur est M. *Adolphe Frédéric Rinhard*, Secrétaire de Justice du Duc de *Mecklenbourg-Strelitz*. Après avoir annoncé les Pièces qui ont obtenu l'*Accessit*, M. *Formey* indiqua le Sujet du Prix, que la Classe de *Philosophie-Expérimentale* propose pour l'Année 1757. c'est de déterminer, si l'Ar-

senic, qui se trouve en grande quantité dans les Mines métalliques de divers genres, est le véritable Principe des Métaux, ou bien si c'est une substance qui en naît & qui en sort, par voie d'excrétion. M. de Maupertuis, Président de l'Académie, lut dans la même Assemblée, l'Eloge du feu Baron de *Secondat de Montesquieu*, qui étoit Académicien externe. M. *Euller*, Directeur, termina la Séance par la Description d'un Monstre-Ciclope, né à *Berlin*, le 1er. Février de cette Année.

LIVRES NOUVEAUX.

RECUEIL de Lettres & Mémoires, pour servir à l'Histoire de *Madame de Maintenon*, & à celle du Siècle passé &c.

Cet Ouvrage aura XIV. Volumes in 12. On le propose par Souscription, à raison de 13. Florins de *Hollande*. Les Lettres qui le remplissent sont attribuées aux Persones les plus illustres du Siècle passé: *Louis XIV.* *Mad. de Maintenon*, la Reine d'*Angleterre*, la Reine d'*Espagne*, le Duc & la Duchesse de *Bourgogne*, le Duc du *Maine*, Mrs. de *Tallard*, de *Villeroi*, de *Boufflers*, de *Noailles*, de *Richelieu*, de *Polignac*, de *Villars*, de *Fleury*, de *Rohan*, de *Fenelon*, de *Bissy*, *Bossuet*, *Gadet Desinaretz*, d'*Argenson*, *Voisin*, *Chamillart*, *Torcy*, les Pères *Bourdaloüe*, le *Tellier*, la *Rüe*, Mmes. de *Vaudemont*, des

Ursins, de *Vantadour*, de *Levi*, de *Cailus*, de *St. Geran*, de *Dangeau*, de *Brancus*, d'*Harcourt* &c. L'Editeur, (ne pouroit on point dire l'Auteur ?) est M. de la *Beaumelle*, connu par plusieurs Brochures, & sur tout par ses *Diputes* avec M. de *Voltaire*.

MIROIR *des Princesses Orientales*, dédié à Mad. de *Pompadour*.

Mad. *Fagnan*, Auteur de ce Conte, paroît avoir eu pour but de prouver, que les belles Qualités de l'Âme, celles du Cœur & de l'Esprit, en un mot les Vertus Morales, sans le secours de la Beauté, sont plus propres à former les grandes Passions & les Attachemens vrais & durables, que la Beauté seule, même la Beauté jointe aux agrémens de l'Esprit. Quoique l'on traite assés souvent cette proposition de Paradoxe, elle n'a cependant rien en elle même que de très possible; elle a l'avantage de consoler les Dames qui ne se piquent pas de Beauté, & de ne point affliger celles qui y prétendent.

Mad. *Fagnan*, dans sa Brochure, met en jeu 3. Princesses de *Perse*. La première n'a que la Beauté en partage, & ne peut fixer longtems un Amant volage devenu son Epoux. Elle en meurt de douleur en peu de tems.

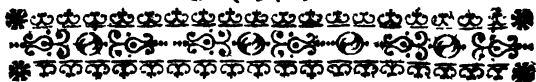
La seconde, Fille de la première, tout aussi belle & plus spirituelle que sa Mère, ne trouve pas mieux le secret de fixer un In-

constant ; mais elle soutient sa digrace , elle en tire parti & fournit une carrière plus longue & moins douloureuse.

La troisième met dans un très beau jour la Proposition que l'Auteur a eue pour objet. C'est une Princesse qui n'a d'autre beauté que celle de l'Ame , & qui réunit toutes les qualités du Cœur & de l'Esprit. Elle inspire au Prince , qui devient son Epoux , un Attachement aussi parfait & aussi constant que son Caractère en est digne.

Les Evénemens qui décident du Sort de ces Princeses sont amenés & développés , par le moyen d'un Miroir magique , dont un Enchanteur , mécontent des mépris de la première, lui avoit fait un présent destiné à passer à toutes les Princeses qui descendroient d'elle.

Ce Miroir avoit la vertu de leur dévoiler , à elles seules , les sentimens les plus cachés de tous ceux qui se présentoient devant cette Glace. Il devoit se briser entre les mains de celle qui fixeroit pendant une Année le Prince dont elle auroit fait choix. Il ne se brisa qu'entre les mains de la troisième , & s'y cassa de la meilleure grace du monde. Ce Dénonciateur , en amenant les Evénemens principaux , produit aussi les épisodiques & donne lieu à tout ce que l'Auteur a voulu faire entrer dans la composition de son Roman, soit à titre de Portraits ou d'Anecdotes.



E X T R A I T

De PHILOCTÈTE, Pièce Dramatique de
M. de CHATEAUBRUN.

ULISSE & PIRRHUS, accompagnés de
Démas, ouvrent la Scène, qui est dans
l'Isle de *Lemnos*, à la vue de la Caverne qui
sert de retraite à *Philoctète*. *Ulysse* dit au Fils
d'*Achille*, que *Philoctète* respire dans ce
Désert affreux, & que les Grecs ne peuvent
triumpher de *Troie*, sans le Bras de ce Guer-
rier, uni à la valeur de *Pirrhus*. Les Dieux
l'ont déclaré par la bouche de *Calchas*; cet
Oracle est un Arrêt dont on ne peut appeler.
Si *Philoctète* n'est ramené dans l'Armée, elle
va périr dans l'opprobre & dans la misère. *Pir-
rhus* impatient veut courir vers *Philoctète*,
mais *Ulysse* le retient, & l'instruit du juste
côté de ce Prince contre les Grecs. Il lui
apprend que dès les premiers jours du Sié-
ge d'*Ilion*,

Un Troïen le blessa d'un Dard envênimé

*Par d'horribles douleurs le poison se déclare ,
Mais son ardeur s'éteint dans un profond sommeil.
Et jamais la douleur ne succède au réveil.
A peine ce Guerrier revoit-il la Lunière ,*

*Qu'il retrouve sa Voix & sa force première,
Jusqu'à d'autres accès sans cesse renaissans ;
L'Art épuisa sur lui ses secours impuissans.*

Ce mal cruel rendit *Philoctète*, si farouche, qu'il devint insupportable à tous les Chefs, & particulièrement aux *Atrides*, qu'il acabloit de reproches amers. Le Roi d'*Itaque*, pour les en délivrer, joua le mécontent, engagea *Philoctète* à le suivre dans l'Isle de *Lemnos*, où il feignit de se retirer, & l'abandonna seul dans ce Désert, pendant son Sommeil. *Ulysse* après ce récit recommande à *Pirrhus* de ne pas le nommer. Il lui conseille, pour arracher ce Héros de sa Retraite, de feindre que la Tempête l'a poussé sur ce Rivage, qu'il a quitté le Camp des *Grecs*, & que lassé d'un Siège si lent, & indigné de l'avarice sordide des Chefs, qui ont frustré sa Valeur de ses droits, il retourne à *Scyros*. *Pirrhus* résiste d'abord à ce Conseil; la feinte répugne à son grand Cœur; mais *Ulysse* lui en fait sentir la nécessité, & s'éloigne pour le laisser agir.

Pirrhus reste avec *Démas*, & s'écrie, en jettant ses regards sur l'entrée de la Caverne.

*Mon ail soutient à peine
Cet horrible Tableau de la Misère humaine ;
Quelques Vases grossiers, que le besoin construit,
Des Feuilles, des Lambeaux qui lui servent de Lit !*

Il voit sortir du fond de cet Antre sauvagé

une jeune Beauté; il est frappé de ses charmes. Il l'aborde, & apprend d'elle, que son nom est *Sophie*, & qu'elle est la Fille de *Philoctete*. Sa tendresse l'a conduite dans cette Isle déserte, pour y partager le malheur de son Père; elle y aborda par un Naufrage. Nous allions périr, dit-elle, *Hercule* nous secourut.

*Il retint dans nos Cœurs nôtre Âme fugitive ,
Et son Bras bienfaisant nous poussa sur la Rive.
Nous apellons mon Père, il s'avance vers nous.
Que n'éprouvai-je point dans cet moment si doux ?
Avec quelle tendresse il essusa mes larmes !
Combien sur mon état témoigna-t'il d'alarmes !
Quels mouvemens confus de joie & de pitié ,
De sanglots mutuels qu'exhaloit l'Amitié ?
Les périls de la Mer, mes craintes, ma misère ,
J'oubliai tout, Seigneur, en embrassant mon Père.*

Voilà le langage naïf de la Nature. Les Vers les plus pompeux valent ils ceux qu'elle inspire ? Cette simplicité charmante, qui rend si bien le sentiment, n'est-elle pas la vraie Eloquence ? *Pirrhus* témoigne le desir qu'il a de voir *Philoctete*. *Sophie* répond, qu'armé d'un Arc qui pourvoit à leur subsistance, il erre dans les Bois, & qu'elle va le chercher. *Pirrhus* devant *Démas* fait éclater pour *Sophie* une pitié qui laisse entrevoir le premier trait de l'Amour. *Démas* lui représente, qu'il ne doit s'ocuper que du soin de rendre *Philoctete* aux Grecs prêts à périr.

Philoctète paroît avec *Sophie*, & marque sa surprise à *Pirrhus*, qu'il n'a jamais vû, de le voir dans des Lieux si sauvages. Il exprime en même tems son essentiment contre les Chefs de la Grèce, & leur ingratitude par ces deux Vers.

*Les bienfaits n'avoient pû m'attacher les Atrides :
Je sùs aprivoiser jusqu'aux Monstres avides ;*

Pirrhus se nomme : *Philoctète* montre une joie très vive de voir en lui le Fils d'*Achille*, dont il a toujours été l'Ami ; mais aprenant la mort de ce Héros, par la bouche de son Fils, il s'écrie avec douleur :

Achille est mort, Grands Dieux; Et les Atrides vivent!

Pirrhus s'offre à conduire *Philoctète* & sa Fille dans leur Patrie. Ce Guerrier y consent; mais dans le moment qu'il veut partir, il est arrêté par un accès de son mal, qui l'oblige à rentrer dans son Antre, & qui termine le premier Acte.

Pirrhus ouvre le second Acte, par ce beau Monologue, qui peint avec des couleurs si touchantes l'état de misère & de douleur où il vient de voir *Philoctète* dans sa Caverne, ayant auprès de lui sa Fille, qui arrosoit ses Mains de larmes. Quel contraste, dit-il, avec l'éducation qu'on nous donne!

On écarte de nous jusqu'à l'ombre des Mains ;

On n'offre à nos regards que de riens Tableaux :
 Pour ne point nous déplaire, on nous cache à nous
 mêmes ;

On ne nous entretient que de Grandeurs Suprêmes ;
 On ajoute à nos Noms des Noms , ambitieux :
 Autant que l'on le peut, on fait de nous des Dieux ,
 Victimes des Flateurs , malheureux que nous sommes,
 Que ne nous apprend-on, que les Rois sont des Hommes !

Démas survient. Il exhorte *Pirrhus* à dissimuler encore, pour engager *Philoctète* à partir. La générosité de *Pirrhus* attendri, s'en offense, & marque un vrai remors d'avoir employé la feinte. *Philoctète* paroît avec *Sophie*, & veut se rendre au Rivage. *Pirrhus* l'arrête. *Philoctète* surpris, lui en demande la raison. Le fatal secret échape de la bouche du Fils d'*Achille*, qui rougit de comettre une perfidie, & lui déclare, qu'il le mène aux *Atrides*. A cet aveu le Roi d'*Eubée* devient furieux. *Pirrhus* l'instruit de la position des *Grecs*, & du besoin qu'ils ont de son Bras, pour renverser *Troïe*, & s'arracher à une mort honteuse : Il le presse en même tems d'immoler son ressentiment au Salut de l'Etat. *Philoctète* refuse de se rendre, & fait des imprecations contre *Ulysse* & les autres Chefs. *Pirrhus* lui répond, qu'il ne peut se venger plus noblement d'eux, qu'en faisant triompher sa Patrie, & qu'en voyant *Agamemnon* lui même ramper à ses pieds. *Philoctète* per-

liste à ne point prêter son secours au Roi d'Argos ; mais il propose à *Pirrus* d'aller combattre avec leurs Soldats , & d'avoir seule la gloire de vaincre les *Troïens*. *Pirrus* approuve ce parti ; mais come il entend du bruit , il s'éloigne avec *Philoctète*.

Démas , qui les écoutoit , veut instruire *Ulysse* du projet que ces deux Guerriers viennent de former ; mais le Roi d'Itaque lui dit, que les *Grecs* cachés avec lui sous un Rocher, l'ont entendu , qu'ils ont résolu de les en punir ; & que s'il n'eût retenu leur fureur , ils alloient fondre sur eux & les immoler. *Démas* ajoute , qu'il craint encore plus la Fille que le Père. *Ulysse* lui en demande la raison ; l'autre lui répond que *Pirrus* adore *Sophie*.

Ulysse en paroît alarmé , & quitte la Scène , en disant qu'il va voir , avec les *Grecs* , ce qu'on doit oposer à ce fatal amour , qui peut tout détruire.

Ulysse ouvre le troisiéme Acte avec *Démas*. Il tient un papier à la main , & dit à *Démas* , que les *Grecs* veulent entrainer au Camp *Philoctète* , mort ou vivant , que tel est l'Arrêt qu'ils viennent de signer , & que si ce Prince résiste , ils veulent exterminer sa Famille , & faire subir à sa Fille le sort d'*Iphigénie*. *Ulysse* craint que *Pirrus* ne prenne leur défense ; mais *Démas* lui répond , que sa résis-

tance fera vaine , & que les Grecs viennent d'envelopper *Philoctète* de toute part. -

Pirrhus paroît. *Ulysse* le presse de partir sans *Philoctète* , en disant , qu'il ne veut pas lui même qu'on emmène ce Guerrier au Camp. *Pirrhus* s'excuse sur la pitié. *Ulysse* lui dit , que la pitié dont il est ému n'est qu'un amour déguisé. Le premier répond que l'amour n'est pas un crime. Non , répond , le Roi d'*Itaque* ,

*Quand élevant le Cœur , loin de l'humilier ,
Aux règles du devoir l'amour fait le plier ,
Et ne l'enyvre point de son poison funeste ;
Il est sublime alors , sa source en est céleste ,
Et c'est de cet amour que les Dieux sont heureux.
Mais , Seigneur , quand l'Amour le Bandeau sur les
yeux ,*

*Enchaîne le devoir aux pieds d'une Maîtresse ,
A des Cœurs généreux n'inspire que foiblesse ,
Tient sous un Joug d'airain leur ouvrage soumis ,
Leur fait sacrifier , Gloire , Patrie , Amis ,
Et des Droits les plus saints romt le nœud légitime ;
Alors , Seigneur , alors cet amour est un crime.*

Pirrhus veut se justifier , en disant qu'*Achille* aima come lui. *Ulysse* lui repart , qu'il n'aima point aux dépens de sa gloire , & qu'il quita tout pour elle. Il lui fait en même tems une peinture pathétique de l'état affreux où l'Armée des Grecs se trouve réduite , ajoutant qu'il va la joindre , & mourir sur le

Tombeau d'*Achille*, tandis que son Fils reste tranquille à *Lemnos* enchainé par l'Amour. Ce trait réveille le courage de *Pirrhus*, & l'adroit *Ulysse*, pour achever de le déterminer à le suivre, lui rapporte ainsi les dernières paroles d'*Achille* expirant, après qu'il l'eut arraché lui même des mains des *Troïens*.

*Cher Ami, me dit-il, cache moi tes alarmes,
Et laisse moi mourir parmi le bruit des Armes.
Par tes soins je suis libre, & je respire encor;
Tu m'épargnes l'affront dont je flétris Hector.
Que mon Fils à jamais en garde la mémoire,
Et te rende les soins que tu prens de ma gloire.
Sers lui de Pere, Ami, qu'il te serve de Fils.
Voilà ses derniers vœux, les avez vous remplis?*

Pirrhus est prêt à partir, quand la présence de *Sophie* le retient : Il se trouve alors entre la Gloire & l'Amour. La première, soutenüe par l'art d'*Ulysse*, semble d'abord l'emporter, mais l'Amour, mieux défendu par les larmes de *Sophie*, triomphe enfin de *Pirrhus*, & l'entraîne de son côté. Ce jeune Héros en tournant les yeux vers elle s'écrie :

Quoi ! vous pleurez, courons à votre Père.

Il vole sur les pas de *Sophie*. *Ulysse* se retire avec *Démas*, en disant que *Pirrhus* va se perdre, & combler le malheur de *Philoctète* & de sa Fille. Ce III. Acte est d'une grande beauté.

Sophie comence le IV, Acte avec *Palmire* sa Gouvernante, & lui dit que sans *Pirrus*, les Grecs auroient surpris & enlevé son Père. Elle avoüe, avec cette ingénuité qui accompagne l'innocence, que ce jeune Héros lui a déclaré qu'il l'adoroit, & qu'elle y a été sensible, par reconnoissance pour le service qu'il a rendu à son Père. *Palmire* l'avertit de redouter les effets de sa beauté. Je n'ai pas oublié, lui répond *Sophie*, vos sages leçons.

*Helas, cette Beauté, ce Charme souverain,
Dont le Sexe s'honore, & qui le rend si vain;
Si la Vertu n'en fait un Ornement céleste,
Est des Dieux irrités, le Don le plus funeste!*

Philoctete arrive, & dit à sa Fille, qu'il fait sauver l'honneur d'un Père infortuné, & lui remet un Poignard. *Sophie* lui demande quel usage elle en doit faire? Il répond qu'il a vécu come *Hercule*, & qu'il veut mourir de même, ajoutant que le poison peut encore lui porter une atteinte, que les Grecs pourroient saisir ce moment pour le charger de fers, & qu'elle doit le soustraire à leur fureur, en faisant ce qu'*Hercule* exigea de son Fils. Elle frémit de comettre un Parricide. *Philoctete* désespéré de ce refus s'écrie, que dans cette extrémité il va lancer ces Flèches redoutables, qui portent d'inévitables coups, & qu'il va comencer par *Pirrus*. So-

phie alarmée l'arrête, & lui apprend, que c'est le secours de *Pirrhus*, qui l'a dérobé à l'audace des *Grecs*, & qu'elle en est aimée. *Philoctète* rassuré par l'amour de *Pirrhus* pour sa Fille, la presse de lui déclarer, que sa flame est contée de son Père, qui l'approuve; mais que si ce jeune Guerrier ne se joint à lui pour les venger, elle rejette avec dédain les ofres de sa foi. *Sophie* le lui jure, en lui disant tendrement, qu'après avoir partagé la gloire, il est juste qu'elle partage son affront. *Philoctète*, qui voit venir *Pirrhus*, rentre dans son Azile, & recommande à *Sophie* d'éprouver le Cœur de son Amant.

Pirrhus dit à *Sophie*, qu'il a fait retirer les Soldats, mais qu'elle engage son Père a remplir leur vœux; que le Salut public doit être un de ses bienfaits, & qu'il ose à ce motif pressant joindre l'intérêt de son amour. Elle lui répond que *Philoctète* est instruit de ses feux, qu'il consent que l'Himen les couronne, mais qu'il veut que ces nœuds soient formés dans les Etats. *Pirrhus* lui replique, en soupirant, que la *Grèce* l'implore, & qu'il ne peut l'abandonner. Elle l'interrompt, en lui disant que puis que l'intérêt de son Père & le sien lui sont moins chers que celui des *Atrides*, elle rend à son amour les serments qui le lient. Seigneur, ajoute-t-elle :

Plus

*Plus grands dans nos Déserts, que vous sur votre
Trône,
L'Honneur nous tiendra lieu de Sceptre & de Couronne.
Partez, laissez-nous seuls dans ces sauvages Lieux.
La Vertu, pour témoins, n'a besoin que des Dieux.*

Pirrhus lui fait entendre que Philoctète a tout à craindre de la rage des Grecs. Sophie répond, que sa main va mettre un frein à leurs droits prétendus, que son Père vient de l'armer d'un Poignard, & que si les Grecs, s'avançoient pour le prendre, elle a juré de le plonger dans le Cœur de *Philoctète*, pour prévenir sa honte. Pourriez-vous, lui dit *Pirrhus*, verser le sang d'un Père? Elle s'écrie:

Que fais-je? Leurs fureurs me serviront de guides?

*'Un Mortel sans honneur, n'est plus qu'un Monstre
afreux,*

*Que tout autre Home abhorre, & qui craint tous
les yeux;*

*Chaque regard l'insulte, & réveillant sa honte,
De son honneur perdu, lui redemande compte;*

*Lui fait baisser la vue & semble l'avertir
De fuir dans le Tombeau, qui devoit l'eng'outir.*

Pirrhus, frappé de ce Tableau, promet à Sophie de périr plutôt mille fois que de souffrir que leurs Soldats en viennent à cette violence. Elle le quite, en lui recomandant ainsi les jours son Père :

Étes-vous à l'air du Destin qui l'acable?

*Si les Hommes, hélas, réfléchissoient sur eux,
Ils répandroient des pleurs sur tous les Malheureux.*

Ulysse vient apprendre à *Pirrhus*, que les Troiens instruits de l'Oracle, ont profité du tems de son absence, pour attaquer le Camp; qu'ils sont près de forcer, si lui-même ne vole au secours des Grecs; qu'ils ont déjà blessé plusieurs Chefs de l'Armée, & qu'ils ont fouillé dans le Tombeau d'*Achille*, & dispersé les restes de son Corps, qui sont devenus la proie des Chiens & des Vautours. *Pirrhus* devient furieux à cette nouvelle, & veut voler au Camp. *Ulysse* insiste alors pour enlever *Philoctète*, & montre les Soldats qui l'ont suivi pour cette exécution. Mais *Pirrhus* s'écrie, qu'ils n'avancent point, que *Philoctète* est armé des traits du désespoir, & que sa mort va tromper leur espérance. Il termine le IV. Acte, en disant qu'il va tenter un dernier effort auprès du Père de Sophie, & qu'après il s'abandonne tout entier aux Conseils d'*Ulysse*.

Pirrhus paroît d'abord seul au Vme. Acte, & dit à *Ulysse* qui survient, qu'il n'a pu fléchir *Philoctète*. Le Roi d'*Itaque*, lui montre l'Arrêt que la Grèce a dicté, contre ce Guerrier indomptable. *Pirrhus* lui représente qu'en livrant *Philoctète* à la mort, on venge la Patrie; mais qu'on ne la sauve pas. *Ulysse* répond, qu'avant d'exécuter l'Arrêt, il veut tout

affaier, & qu'il veut voir *Philoctete*, qui arrive dans ce moment avec *Sophie*. Ici on a une admirable Scène, qui forme non seulement un dénouement des plus heureux, mais qui fait encore elle seule un des plus beaux V. Actes, qui soient au Théâtre: Il faudroit la transcrire toute entière, pour en faire sentir toutes les beautés. *Philoctete*, à l'aspect d'*Ulysse*, s'écrie, dans sa fureur, qu'on lui rende ses Armes. Ce dernier lui donne les siennes. *Philoctete* veut l'en percer, mais *Pirrhus* l'arrête. Ce Guerrier les brave par ces deux Vers,

*Un Oracle acablant vous a glacé d'éfrot,
Vous vous trouvez pressez entre les Dieux & mal.*

Ulysse lui dit de ne punir que lui, & d'avoir pitié de sa Patrie:

Graces à mon exil, Cruel, je n'en ai plus.

Lui répond *Philoctete*:

*Je vois à vos fureurs les Grecs, que je déteste;
Dieux! épargnez Pirrhus & foudroiez le reste!*

Le Fils d'*Achille* est révolté de cette imprécation; mais *Ulysse* combat alors *Philoctete*, avec tous les traits de son éloquence. Il lui dit.

*Vous osés, conspirer contre vótre País.
Quand un Home a forme ce Projet parricide,
On dévoue aux tourmens ce Citoyen perfide.*

Son opprobre s'atache aux flancs qui l'eut porté,
 Et sa bonte le suit dans sa Postérité.
 A ses Concitoiens, son nom est exécration;
 On recherche avec soin les traces du Coupable;
 Rebut de l'Univers à soi même odieux:
 Il vit errant, sans Loix, sans Amis, & sans Dieux.
 Son Suplice aux Mortels offre un exemple horrible;
 Le Tombeau lui refuse un Azile paisible,
 Et la Terre abandonne aux Monstres dévorans,
 De son Corps déchiré, les restes expirans.
 Ses Manes agités d'une éternelle rage,
 En vain parmi les Morts se cherchent un passage;
 L'Enfer même, l'Enfer se rend sourd à ses cris.
 Si vous l'osez, Cruel, vengez vous à ce prix.

Philoctète est éfraié de cette image. *Ulisse*,
 pour achever de le désarmer, & pour fra-
 per le dernier coup, presse *Pirrhus* de partir.
 Renvoiez, dit-il, des Vaisseaux qui puissent
 transporter ce Héros par tout où il voudra
 aller.

Maitre du sort des Grecs, qu'il le soit de lui même.

Enmenez tous nos Grecs; je reste près de lui.

Philoctète à ces mots s'écrie:

Ulisse près de moi! retire toi barbare.

Ulisse lui fait cette replique admirable,
 qui le met pour ainsi dire au pied du mur.

*Si votre Cœur pour moi ne peut être adouci,
 Suivez les Grecs, Seigneur, & me laissez ici.*

Philoctète, à ce trait, demeure interdit.

Sa Fille se joint à *Uliſſe*, & embrasse ses genoux pour le fléchir. Ce Guerrier atendri par les charmes de sa Fille cède à cette dernière instance. Il lui sacrifie son ressentiment, consent de l'unir à *Pirrhus*, & termine la Pièce, en disant :

*Le Ciel m'ouvre les yeux sur la Vertu d'Uliſſe,
Et semble m'annoncer la fin de mon ſuplice :
En marchant sur ses pas au Rivage Troien
Nous ſuivrons le Grand-Homme & le vrai Citoyen.*

On ne peut pas conduire ni dénouer une Pièce avec plus d'art. Mr. de *Chateaubrun* a tiré sur tout un heureux parti de l'Episode de *Sophie*, & son *Uliſſe* est très beau !

Cette Tragédie, nouvelle, qui a eû le succès le plus décidé, pendant 12. Représentations, a doné lieu à M. *Tannevoit* de faire à la Louage de M. de *Chateaubrun*, les Vers ſuivans :

*Disparoiſſés, Romans, ſéau de Melpomène,
Qui depuis ſi long-tems défigurés la Scène ;
Le Cothurne François, par vous dépaiſé,
A retrouvé la Source où Sophocle a puisé.
Quel jeu de Paſſions ! Quelles Mœurs héroïques
Quels nobles Sentimens ! Que de Traits pathétiques !
Quel reſpect pour les Dieux, & quelle Vérité,
A de ſages Craïons fournit l'Antiquité !
Zèle, Force, Courage, Amour de la Patrie,
Céleſtes Alimens, dont nôtre Ame eſt nourrie,
Germent dans un ſujet ſimple & toujours fécond,
Plein de grands mouvemens pour un Eſprit profond.*

*Les Incidens nombreux découvrent l'indigence ,
 L'Action isolée indique l'abondance.
 Philoctète , obstiné dans ses ressentimens ,
 Sufit pour enlever nos aplaudiffemens.
 La Clémence toujours opposée à la Haine ,
 Le combat constamment , en triomphe, & l'enchaîne.
 Dans le jeune Pirrus , l'Amour cède au Devoir ,
 L'éloquente Raison signale son Pouvoir.
 Combien aux Vœux des Grecs devient elle propice !
 Il faisoit Chateaubrun , pour bien nous peindre Ulysse.
 Auteur judicieux , il te faisoit surtout ,
 Pour guider le Génie & ramener le Goût.*

ÉPIÛRE AUX BELLES.

JEunes Beautés , que la Nature
 Fit naître , pour troubler le repos des Mortels ,
 De l'Univers vous êtes la parure ,
 Et vos apas méritent des Autels.
 L'Homme simple , éclairé par ses seules lumières ,
 Cherchant dans le Cahos l'obscuré Vérité ,
 N'eût pas subi le joug de tant d'erreurs grossière ,
 S'il eut fû vous choisir pour sa Divinité.
 Vous charmez tout : Que sert de vous le dire ?
 L'ignotés-vous ? Hélas ! de vos atraits ,
 Vous ne croiés jamais
 Pouvoir fixer l'Empire.
 Non non , sans doute , il n'est rien sous les Cieux ,
 Qui puisse résister au pouvoir de vos yeux :
 Mais bien souvent vos tiraniques Charmes ,
 Pour défendre nos Cœurs
 Nous fournissent des Armes.
 Voilés avec des Fleurs
 Les Fers de l'Esclavage ,

Si vous voulés long-tems conserver nôtre hommage,
L'esclave révo té,

Juge mieux du poids de sa Chainé,
Par le prix de la Liberté.

Vôtre fierté l'éloigné, un autre espoir l'entraîne.

Je gémis quelquefois

Quand je vois un Minois,

Formé par le Peinceau des Graces,

Dont un regard, un souris dédaigneux,

Un air impérieux,

Viennent defigurer les tracés.

L'Art séduit, sans charmer.

Ne croiés point embélir la Nature;

De la simplicité la route est la plus sûre.

Par d'inocens apas, on se laisse enflamer.

Si la Coquette inspire une ardeur passagère;

C'est un jeu de l'Amour;

C'est une Flame si légère,

Qu'on la voit naître & mourir en un jour.

Un geste étudié n'offre rien qui nous flaté,

D'une belle harmonie, il trouble les acords;

Le Cœur n'est point sensible à l'effet des ressorts

• Du plus bel Automate.

Ah! qu'un F'ateur est dangereux!

Vous verroit-on courir à de vains artifices,

Si tant d'Adorateurs, aveuglés par leurs feux,

N'encensoient pas jusques à vos caprices?

Je sens que là Beauté,

Mérite nôtre hommage,

C'est un des atributs de la Divinité,

Elle en est la vivante Image

Mais à chéris les Dieux, nos Cœurs sont animés,

Par cet atrait vainqueur, que leur bonté fait naître;

Si le Tonnerre seul nous les faisoit conoitre,

Ils seroient craints, sans être aimés.

Un heureux Caractère,

N'a point l'éclat brillant des Apas séducteurs ;
 Par un effet moins prompt , il trouve l'art de plaire ,
 Sa douceur enchaîne les Cœurs.

Quel seroit votre Empire ,
 Si vous réunissiez tant de Dons à la fois ?
 L'Inconstance est le Temps ne pourroient le détruire ,
 Et vos desirs seroient des Loix.

Mais du Génie encor la puissance plus grande ,
 De votre fort rendroit les Dieux jaloux ;
 Ils verroient leurs Autels , sans culte & sans ofrande ,
 Et l'Univers à vos genoux.

Non , ils ont prévenu leur honte & votre gloire ,
 Et pour mieux triompher, souvent ils vous font croire ,
 Que le talent entraîne une frivolité
 Qui deshonne la beauté ;

Ou plutôt à vos yeux , d'un Miroir infidèle ,
 Ils présentent l'Art imposteur.

Vous y lisez , que quand on est si belle ,
 On a les agréments de l'Esprit & du Cœur.

Qu'il est aisé de croire ,
 Tout ce qui flate nôtre gloire !

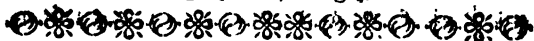
La louange est l'écueil des Cœurs ambitieux ;
 D'un piège dangereux
 Pénétrez l'artifice.

Redoutés l'art d'un discours trop flatteur ,
 Dont le poison agréable & trompeur ,
 Plus aisément se glisse.

L'éclat d'un trop grand jour afoiblit les couleurs ,
 Et n'éclaire que trop l'œil de la Jalousie.

Plus vos Atraits vous font d'Admirateurs ,
 Plus vous devés craindre l'envie.

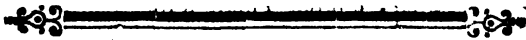
Le Beau-Sexe , dit-on , contre moi s'armera.
 Quelle erreur ! Je me ris d'une folle menace ;
 Aucune ici ne se reconnoitra ,
 Au Portrait que je trace.



MORALITE' sur les Bouts rimés de No-
vembre 1754. & Janvier 1755.

Que sommes nous ? Hélas, de misérables Vers !
 Un Souffle nous abat, une Vapeur légère,
 Confond dans le Tombeau, la Reine & la Bergère.
 Infortunés Jouëts de nos propres travers ,
 Nous prodiguons souvent nôtre Encens au Maroufle,
 Pourvu qu'à ses dépens, on brûle le Fagot,
 Fût il un vrai Manant, aussi lourd qu'un Sabot ,
 On ira lâchement lui baiser la Pantoufle.
 C'est ainsi qu'occupé de frivoles desirs,
 Et sans cesse plongé dans une fole yvresse,
 L'Home, à de vils Objets, consacrant sa tendresse,
 Ne goûtera j. jamais de solides plaisirs.

GENES. M. M*****.



IL EUT RAISON
COMTE MORAL.

C'étoit un Home sensé qu'AZEMA. Il ne
 vouloit point se marier, parce qu'il
 savoit qu'on trompe tous les Maris ; & il se
 maria. On lui proposa deux Partis ; l'un
 étoit une jeune Beauté, qu'il aimoit, &
 qui lui eût été fidèle ; l'autre étoit une
 Veuve, qui lui étoit indifférente, & qui ne
 l'étoit pas pour tout le monde. C'est ce qu'on
 lui fit connoître clairement. Cette dernière

fut l'Objet de son choix, & il eut raison. Ceci a l'air d'un paradoxe; cela va devenir une démonstration.

Irène Mère d'Azema; se sentant près de sa dernière heure, fit venir son Génie de confiance, & lui tint ce discours sensé: Prenez, soin, je vous prie, de l'éducation d'Azema, appliquez vous à lui rendre l'Esprit juste; qu'il voie les choses come elles sont; rien n'est plus difficile; il est jeune. Qu'il ait les erreurs de son âge, pour en sentir le faux; qu'il fréquente les Femmes, qu'il ne soit pas méchant; on doit se former l'Esprit avec leurs agrémens, excuser leurs défauts, & profiter de leurs foiblesses. Lors qu'il aura vu le Monde, & qu'il en sera dégouté, qu'il finisse par se marier, afin d'avoir une Maison, qui soit l'azile d'une Compagnie choisie. Le bonheur d'un Jeune Home, c'est d'être toujours avec les autres; le bonheur d'un Home raisonnable, c'est d'être souvent avec soi même. Il est bien plus doux de recevoir ses Amis, que d'aller voir ses Connoissances. L'Amitié est la volupté de l'âge mûr.

! *Irène* expira, après avoir dit tant de belles choses. Elle n'avoit rien de mieux à faire. Il y auroit une grande mortalité, si l'on cessoit de vivre lors qu'on n'a rien de bon à dire.

Le Génie atendit qu'*Azema* eût quinze ans, & lui parla ainsi. *On m'a recomandé de vous rendre prudent. Pour le devenir, il faut faire*

des sotises. Vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelque fois besoin de conseils. Je presume cependant que vous pourés vous en passer. Je vous laisse jusques à ce que vous ne sachiés plus quel parti prendre. Je ne vous abandonne pas pour longtems. AZEMA se confondit en remerciemens fort plats, fort mal tournés. Je ne vous ai pas recomandé, interrompit le Génie, de dire des Sotises, mais d'en faire. Agisses toujours, & toutes les fois que vous voudrés parler, aïes l'attention de vous taire. Après cés mots, il disparut. Azema, livré à lui même, voulut se doner l'air de réfléchir aux fautes qu'il comettoit par préférence. On ne peut les choisir, qu'en les connoissant, & ce sont de ces connoissances qui ne s'acquièrent qu'en chemin faisant. D'ailleurs un Jeune Home avantageux, ne fait des sotises, qu'en cherchant à s'en garantir. Il avoit une présomption, qui promettoit beaucoup; un air capable est presque toujours l'etiquette du contraire. Son début fut brillant; il étoit d'une ancienne Noblesse, sans pouvoir cependant dire, *Un Home de ma Maison.* Il ne distingua pas cette nuance; il dédaigna les Vertus simples & obscures d'un bon Gentilhomme, & préféra les Vices éclatans d'un Grand Seigneur. Il eut un Equipage de Chiens courans, grand nombre

de Chevaux , plusieurs Carosses , des Coureurs , trois Cuisiniers , beaucoup de Maitresses , & point d'Amis. Il passoit sa vie à tacher de s'amuser ; mais ses occupations n'étoient que le résultat de son désœuvrement.

Le fond de son Bien s'évanouit en peu de tems ; il éprouva qu'un Home de Condition, né riche , ne fait jamais qu'un Home de qualité pauvre. Il se trouva ruiné, sans avoir seulement éfleuré le plaisir , & vit trop tard, que le bonheur s'obtient & ne s'achète point.

Pressé par ses Créanciers , trompé par ses Maitresses , délaissés par les Parasites , il s'écria : *O desespoir ! Je ne sais plus que faire !* Il entendit une Voix aeriennne , qui prononça ces mots. *Gagne bien des Fontanges, Voilà une jolte ressource*, dit Azema. *Je n'aurois pas cru, que pour rétablir mes affaires, il falut m'adresser à Mlle. Du-chapt.* L'absurdité de ce Conseil , le plongea dans la rêverie. Il marcha longtems , sans s'en apercevoir. La Nuit le surprit ; il se trouva dans un Bois. Il suivit une Route : Cette Route le conduisit à un Palais. Il se présenta à la Grille. Elle étoit gardée par un Suisse, qui avoit un Baudrier tout garni de Pompons ; & quaique Suisse, il portoit, sous ce Baudrier, une Crêvée de Fontanges. Cet Ajustement en imposa à Azema. Monsieur , lui dit-il , j'ai sans doute l'honneur de parler au Génie du

Siècle: *Mon Ami*, lui repartit le Suisse, *vous ne vous conoissés pas en Génies ; J'appartiens à la Fée des Fontanges.* Ha ! Voila ma Femme, reprit vivement *Azema.* Il s'agit de savoir si vous serés son Home répondit froidement le Suisse : *Je vais vous remettre entre les mains de son Ecuier.* L'Ecuier le regarda sans dire un mot, l'examina très sérieusement, & ne proféra que ces paroles ; *Il faut voir ; prenons l'Aune de Madame.* Il alla chercher une grande Cane, mesura *Azema*, & dit d'un ton de protection : *Cela se peut.* Alors il le quita, revint un instant après, introduisit *Azema* dans un Apartement superbe, & l'y laissa, en lui répétant : *Gagnez bien des Fontanges.* Il fut un bon quart d'heure sans croire qu'il fut avec quelqu'un. Il entendit ensuite une Voix grêle, qui crioit du fond d'un grand Lit ; *Rouscha Rouscha.* Cette *Rouscha* parut, en disant, *Que plait-il à Madame ? Cet Etranger,* répondit la Fée. *Tirez mes Rideaux ; Eh ! mais vraiment, poursuivit-elle, ce jeune Home est assés bien. Retirez vous, Rouscha ; j'ai des Conseils à lui demander.*

Rouscha se retira, en disant à *Azema* : *Gagnez bien des Fontanges.* *Azema*, en voiant la Fée sur son Séant, fut pénétré de respect, & demeura immobile. *Jeune Home, approchez-vous donc,* dit la Fée. Le Jeune Home recula.

Qu'est ce que c'est donc, continua la Fée, que ce petit Garçon là qui est timide, & qui ne fait point de cas du Ruban? En achevant cette phrase, elle étala aux yeux d'Azema un Couvre-pied brodé de Fontanges, qui étoient faites de Diamans. Ha, Madame, s'écria-t'il, le beau Couvre-pied! Est-il de votre goût, dit la Fée? Pensés vous qu'il vous tiendrait chaud. Je ne demande pas mieux que de vous le céder; mais vous ne pouvez l'avoir qu'en détail. J'en détacherai une Fontange, à chaque trait d'Esprit de votre part. Coment, reprit vivement Azema, il ne faut que de cela: Je vais vous enlever toutes vos Fontanges. Je puis vous assurer, repartit la Fée, que je ne les regretterai pas. Il est vrai, poursuivit-elle, que je suis difficile.

On servit le souper, à côté du Lit de la Fée. Azema se rouïa pour avoir de l'Esprit. Epigrammes, Jeux de mots, Méchanceté, choses libres, Anecdotes, rien ne fut oublié, & rien ne prit: Il avança même que Nicomède étoit une Tragédie Héroïcomique, sans que la Fée se mit en devoir de lui donner la plus petite Fontange. Elle mangeoit beaucoup, & ne disoit mot. Elle fit desservir, & dit à Azema, Mon cher Enfant, Est-ce là ce qu'on appelle de l'Esprit dans le Monde? Oui, Madame, répondit Azema: Eh bien, reprit la Fée, mes Fontanges ne sont pas pour vous.

Azema, lui proposa de les jouer au Trictrac ; la Fée y consentit. Il joua d'un si grand bonheur, qu'il en gagna beaucoup rapidement, tant il est vrai qu'on fait plutôt fortune par le Jeu que par l'Esprit. Mais tout à coup la chance tourna, il alloit tout reprendre. La Fée en eût pitié, & lui dit, *Demeurons-en là. J'atens ce soir quelqu'un, dont le bonheur est moins rapide, mais plus soutenu. Croiez moi, quittez ce Palais ; tirez parti de vos Fontanges, & ne les perdez pas, sur-tout, come vous les avez gagnées.*

Azema profita de l'avis, vendit ses Pierrieres, retira ses Terres, reparut dans le Monde, & se mit en bone Compagnie. On a beau la tourner en ridicule, ce n'est que là que l'on apprend à penser. Il eût même le bonheur d'y devenir amoureux d'une Femme raisonnable. Dès cet instant, il abjura tous ses faux airs ; il tacha de mettre à leur place des perfections. Il vit, que pour triompher d'elle, il faloit l'attendrir, & non pas la réduire ; l'un est plus difficile que l'autre. Une Femme sensée est toujours en garde contre la séduction, il n'y a que l'estime dont elle ne se défie pas : elle s'abandonne au charme de son impression, sans en prévoir les conséquences, & souvent se livre à l'Amour, en croiant ne suivre que la Raison.

Voilà ce qui fait les vraies Passions. La

Volupté naît du principe qui les a fait naître, & le plaisir de voir qu'on ne s'est pas trompé, garantit toujours leur durée.

Azema, dans son yvresse desiroit que l'Himen l'unît à un Objet si estimable; mais il eût assés de sentiment pour n'en rien faire. On ne doit point songer au Mariage, par respect pour l'Amour; l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre. Sa Maîtresse en étoit si persuadée, qu'elle fut la première, un jour, à lui proposer plusieurs Partis. Elle lui fit envisager qu'à un certain âge, il est de la décence de se marier, pourvu que l'on ne soit point amoureux de sa Femme. Il étoit sensé, mais il étoit peureux. Effrayé de l'ennui qui assiége un vieux Garçon, & des dangers que court un vieux Mari, il s'écria, *O mon Génie tutelaire, m'abandonerez-vous*: Le Génie parut, & lui dit: *Que me veux-tu? Me marierai je*, reprit *Azema*. *Sans doute*, répondit le Génie. *Oui*; mais, poursuivit l'autre en tremblant, *serai-je*: . . . *Suis moi* interrompit le Génie, *je vais voir si tu sais prendre ton parti*. Dans l'instant il le transporta dans un Palais rempli des plus jolies Femmes.

La vivacité de leur Esprit augmentoit encore celle de leur beauté: Elles ne parloient point d'Amour en soupirant; elles ne prononçoient son nom qu'en riant. La Gaïeté

étoit toujours occupée à recevoir des Fleurs de leurs mains, pour en former les Chaines de leurs Amans. Quoique mariées, elles avoient l'air content; mais les Maris n'avoient pas le même Uniforme; ils faisoient aller la Maison, & n'y paroissoient point; on prioit en leur nom, mais on n'y juroit pas; & lors que par hazard ils vouloient se mettre de quelque souper, ils y faisoient la figure la plus triste; ils étoient environés des ris, & paroissoient avoir toujours envie de pleurer. Ils ressembloient à ces Esclaves Chinois, qui portent des Timbales sur leurs Epaules, & sur lesquelles on bat la marche du Plaisir, sans les y faire participer. Azema trouva ce Lieux fort amusant. Il y eût même une coquette, qui l'auroit épousé, pour en faire un Représentant. Il demanda du tems, & consulta le Génie. *Je vois ce que vous craignez*, lui dit son Protecteur, *Et je dois vous rassurer, en vous aprenant que c'est ici le séjour de la Fidélité. Les Amans y sont en Titre, Et n'y sont jamais en Charge; les Femmes y sont sages, avec l'aparence du dérangement, Et les Maris n'y ont que l'air de la sottise. C'est donc le País des Dupes*, reprit Azema. *C'est son vrai nom*, repliqua le Génie: *Visitons en un autre.*

Il le conduisit dans une Ville voisine, & le présenta dans une Maison où il se rassent

bloit des Gens aimables, qui prévenoit ceux qu'ils ne conoiffoient pas, & qui n'aimoient que ceux qu'ils estimoient. Un Esprit liant, des Mœurs douces, une Ame simple & sensible caractérisoient la Maison. Elle étoit amoureuse, fans cesser un seul instant d'être décente & honête, Polie avec ses Connoissances, gaie avec sa Société, pleine de confiance, d'égards & d'attentions pour son Mari, elle le consultoit moins par besoin, que par respect pour elle même; elle avoit soin de n'inviter que gens qui lui convinssent autant qu'à elle; elle vouloit qu'il fût sûr, quand il lui prenoit envie de rentrer chez lui, d'y être fêté come un Ami aimable, qui arrive sans qu'on s'en soit flaté.

Elle étoit persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un Mari, n'est jamais qu'aux dépens de sa Femme, & qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état.

Le Génie le mena dans plusieurs autres Sociétés, dont la première étoit l'image. *Je suis bien sûr*, lui dit Azema, *que de toutes ces Femmes, il n'y en a pas une, qui ne soit fidèle à son Mari.* Vous vous trompés, repliqua le Génie, *il n'y en a pas une seule qui n'ait son affaire arrangée. Il est aisé de rendre un Amant heureux, sans que cela preuive sur le bonheur d'un Epoux; il ne s'agit que de respecter l'opi-*

nion. Une Femme étourdie fait plus de tort à son Mari, qu'une Femme sensée & tendre.

Azema tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond sommeil, & parla ainsi: Et vous dites, qu'il faut absolument me marier? Oui, sans doute, répondit le Génie; le Garçon le plus aimable, quand il est vieux, doit songer à s'amuser & à se garantir d'être incomode. En prenant une Femme, il remplit ces deux objets. A un certain âge, on ne peut plus joindre le Plaisir; mais il y a toujours des moyens sûrs de l'atirer chez soi. L'Homme, qui a été le plus recherché dans sa jeunesse, ne vit qu'un certain tems sur sa réputation: On le suppose, mais il a triste; la gaieté des autres, se trouve enveloppée dans ses infirmités. Si au contraire il tient une bonne Maison, on se fait un devoir d'aller lui rendre des respects; & sa Femme, lors qu'elle est aimable, devient un Voile couleur de rose, qui couvre sa caducité.

Me voilà déterminé, s'écria Azema, je veux me marier, & je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette Coquette, que j'ai trouvée dans le Palais des Dupes, elle me sera fidèle, mais on n'en croira rien, & pour lors on m'acablera de brocards. Souvent un Mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit que parce qu'il joue le rôle d'un Sot. Si je m'unis à cette Veuve, que j'ai connue ici, elle aura un Amant, je l'avoue; mais cet Amant sera un galant Homme, qui sera digne

*d'être mon Ami. Il aura des égards pour moi ,
& j'en tirerai peut-être un meilleur parti , que
ma Femme même.*

Tel fût le raisonnement d'*Aema*. En conséquence il se proposa à la Veuve, fût accepté & l'épousa. *Il eut raison.*

CHANSON

MAman, vous me dites sans cesse
De ne point aimer de Berger ;
J'en conois assez le danger ,
Pour vaincre en moi cette foiblesse :
Mon Cœur soupire près d'*Hilas* ;
Mais, Maman, je ne l'aime pas.

De Fleurs il orne ma Houlette ,
Moi j'en décore son Chapeau ;
Si j'ai quelque Ruban nouveau
Je cours en parer sa Mufette :
C'est pour lui seul que j'en fais cas ;
Mais, Maman, je ne l'aime pas.

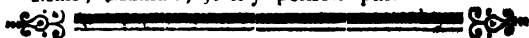
Où ce Berger ne peut pas être ,
J'ai l'air, ou distrait ou rêveur ;
J'éprouve une douce langueur ,
Sitôt que je le vois paroître ;
Je veux fuir, il retient mes pas ;
Mais, Maman, je ne l'aime pas.

Pour vous obéir je l'évite ;
Mais lors que malgré moi mon Chien
Conduit mon Troupeau vers le sien ,
Il rêve, je reste interdite :
Je rougis de notre embarras ;
Mais, Maman, je ne l'aime pas.

Il me prend la main, il soupire;
 Moi pour suivre en tout vos leçons,
 J'éloigne aussi-tôt mes Moutons,
 Mais pendant que je me retire,
 Je regarde s'il suit mes pas;
 Mais, Maman, je ne l'aime pas.

J'ai mille choses à lui dire,
 Les jours que je ne le vois point,
 Et quand nous sommes sans témoin,
 Ma voix sur mes lèvres expire:
 Dieux! que ce silence a d'apas!
 Mais, Maman, je ne l'aime pas.

O *Lise*, quelle erreur extrême!
 Vos yeux, vôtre air, tout vous dément;
 Et vous aimez assurément....
 Oui, si c'est ainsi que l'on aime,
 L'Amour me tenoit dans ses Lacs,
 Mais, Maman, je n'y pensois pas.



LOGOGRIPE.

Quatorze pieds, LECTEUR, forment mon existence ;

Je suis depuis long tems fameux & d'importance.
 De Villes, dans mon sein, je renferme un Etat ;
 Des Mortels, dont la taille est peu propre au Combat ;
 D'autres qui se peignoient le Corps & le Visage ;
 Le Dieu, qui le premier mit la Flûte en usage ;
 Le Champ fatal, qui vit périr tant de Romains ;
 Un Fleuve dans l'*Egypte* ; un Saint Evangeliste ;
 La Femme de *Jacob* ; un grand Naturaliste ;
 Le Roi des Animaux ; l'Ajoint de *Marin* ;
 Ce qui fit expirer la Femme de *Brutus* ;
 Un Nom propre à la Mer ; une Vierge voilée ;
 Un Arbre peu comun, pour border une Allée ;

Ce Système fondé sur bien des accidens ,
 Qui procure du Pain , quand on n'a plus de dents ;
 Un Fort qu'on eût surpris sans le bruit que fit l'Oie ;
 Un Vin rouge excellent , que d'Espagne on envoie ;
 La Mère d'Apollon ; du Pape un Député ;
 Un Ami de *Dion* , Philosophe vanté ;
 Le Père de *Jaron* ; un fameux Astronome ;
 Et l'austère Censeur , qui fût l'appui de *Rome* .

MIROIR est le mot de l'énigme & VIOLETTE celui
 du Logogriphe du Mois passé.

T A B L E.

S UITE de l'Essai de Pacification entre la Théologie & la Philosophie.	p. 3.
Discours sur la Flaterie.	17
Réponse à l'Auteur de la Lettre sur le Déluge universel.	40
Suite de l'Examen des Idées philosophiques de Mr. De Voltaire.	45
Examen de la Version du Psaume LVIII.	75
Essai sur le sujet du Prix de l'Académie de Marseille.	86
Nouvelles Académiques & Littéraires.	93
Recueil de Lettres pour servir à l'Histoire de Mme. de Maintenon & du Siècle passé.	94
Miroir des Princesses Orientales.	95
Philodète , Piece Dramatique , Extrait.	97
Épître aux Belles.	112
Bouts rimez.	115
Il eut raison , Conte moral.	115
Chanson.	126
Logogriphe.	127